

Le Samedi

VOI. II.—NO. 33.

MONTREAL, 24 JANVIER 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.)

UNE PROBABILITÉ DISCUTABLE



—Je ne sais pas si les *Jours Gras* vont être aussi gais cette année qu'en 1840 ? Tu t'en souviens ? Tu étais ma fille d'honneur : on a toujours, depuis, appelée cette année-là : *l'année de l'union*.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M^{rs} POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 24 JANVIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

Le dernier cri allemand : Hoch-o-rico.

Le premier gentilhomme de l'Europe : Japhet.

Plus le beurre est fort, plus il est faible sur le marché.

Les courtiers pêchent plus par commission que par omission.

L'orateur qui veut frapper les esprits, n'atteint jamais le cœur.

Quoique née avant le miroir, la femme est toujours restée devant.

Un mot d'esprit est d'autant plus lourd qu'il contient moins d'esprit.

On croit souvent recevoir une leçon, alors qu'on ne vous donne qu'un conseil.

L'intérêt agit sur certaines convictions troublées, comme l'huile sur la mer agitée.

Quand un camarade vous offre ses amis, c'est qu'il est décidé à vous refuser sa bourse.

Le bonheur qui vous arrive, ne voyage jamais qu'à pied et par les chemins les plus longs.

Les sociétés de tempérance viennent de bannir de leur concerts toute musique enivrante.

L'ambition est un éperon dont on doit se servir avec modération, si on ne veut pas s'emballer.

Pourquoi les pauvres gens portent-ils toujours leurs paletots d'hiver en été et celui d'été en hiver ?

Il en est des girouettes comme de certains hommes : plus élevées elles sont plus elles tournent.

C'est en détruisant les réputations de leurs amies, que les femmes tuent le temps agréablement.

La main qui balance le berceau est la même que celle qui agite le pantoufle quelques années plus tard.

Les primeurs seraient moins chères, si tous ceux qui vivent dans des maisons de verre, les cultivaient.

L'homme qui nous voit commettre une bonne action que nous voulions cacher, a toute notre admiration.

Ce n'est qu'après l'arrivée du premier cheveu blanc que la femme s'aperçoit que l'homme a des droits qu'elle n'a pas.

Les employés ne sont jamais contents ; les uns se plaignent d'être fatigués de rester assis toute la journée, et les autres d'être debout.

Les journalistes financiers sont comme des poteaux indicateurs : ils montrent aux autres le chemin de la fortune, mais ne le prennent jamais.

La consolation des femmes qui s'habillent mal, c'est que celles qui s'habillent bien sont toujours en retard d'une saison sur celles qui s'habillent mieux.

On n'entend plus parler de Cerbère et de son gâteau depuis que Barnum lui a offert un engagement.

Boodlage !

Lu dans un roman en cours de publication : "Il la couvait des yeux comme une poule couvent ses petits." C'est généralement ce que l'on appelle s'asseoir.

Un de nos amis anglais nous disait en français—que la plus grande difficulté du gouvernement des Etats-Unis avec les Sioux, était leur Sioux-pertition.

Un sympathique député demandait, l'autre jour, qu'on expulsât la Terre du monde, parce qu'elle accomplissait une révolution toutes les vingt-quatre heures.

On vient, à l'heure où nous mettons sous presse, de prévenir le coroner qu'un homme venait d'éclater d'indignation, et qu'on en avait recueilli les morceaux pour l'enquête.

Les avocats sont comme les gouvernements européens : ils croient qu'une bonne défense doit s'appuyer sur "des millions", et qu'une bonne poursuite repose sur le même principe.

Un propriétaire de journal auquel un de ses lecteurs adressa un minot d'oignons en paiement de son abonnement, lui envoya son reçu avec les mots suivants : "Votre envoi nous a fait venir les larmes aux yeux."

DOUBLE AVANTAGE



Elise. — Mais, ma tante, vous êtes dans un courant d'air. Je vous en prie, mettez-vous donc dans ce coin-là !
La vieille tante. — Tut, tut, tut ! Hormis que tu aies besoin de ma place pour l'un de ces beaux petits frisés, qui ne me valent pas pourtant.

MOTS D'ENFANTS

Louisa, (à son frère qui a reçu le fouet). — Ne pleures pas, petit frère, n'y fais pas attention.

Petit frère, (sanglotant). — C'est pour ça qu'on m'a battu, parce que je ne faisais pas attention.

Professeur. — Quel est le pluriel d'enfant ?

Philéas. — Jumeaux, je pense.

Julie. — Si tu étais le gouverneur général, qu'est-ce que tu voudrais ?

Jules. — Je ne voudrais pas laisser personne me laver la figure, ni me peigner les cheveux.

Tante Marie. — Voyons, Jeanne, sais-tu tes leçons ; à qui doit-on la découverte des baleines ?

Jeanne. — A Jonas.

Oncle Jacques. — Tiens, mon garçon, voilà un trente sous pour tes étrennes ; c'est peu, mais rappelle-toi que si tu prends soin des cents, les piastres se garderont elles-mêmes.

Tommye (7 ans). — Hum ! ça, sait pas, quand j'ai assez de cents pour faire une piastre, papa dit que c'est lui qui va la garder.

Grand-papa (qui ne peut lire qu'avec une loupe). — Je ne sais où j'ai laissé mon verre, je ne vais pas pouvoir lire mon journal.

Victor (4 ans). — Grand-papa, allez dehors, vous regarderez à travers la vitre et je vous tiendrai votre journal.

Joe. — M'an, voulez-vous me donner cinq cents ?

Maman. — Tu est trop dépensier ; je t'ai donné cinq cents il y a à peine une heure.

Joe. — Je les ai donnés à une pauvre femme borgne.

Maman. — Ça c'est un bon garçon.

Le lendemain :

Joe. — M'an, est-ce que je peux avoir cinq cents pour donner à ma pauvre femme ?

Maman. — Oui, mon enfant, mais pourquoi veux-tu toujours donner à celle-là ?

Joe. — Parce qu'elle vend des pommes.

P'tit Louis (à son oncle qui revient de la chasse). — Pas vrai, mon oncle, que tu as dit que c'était le Bon Dieu qu'a fait les lapins ?

Oncle. — Certainement, Louis, pourquoi demandes-tu cela ?

P'tit Louis. — Puisque tu sais tout, penses-tu pas, que le Bon Dieu était fatigué quand il est arrivé à la queue, pour lui en avoir fait une si petite.

— Qu'as-tu dans ton tablier ?

— Oh ! maman, si tu savais quelle chance j'ai ; la chatte à Liganne lui a apporté six petits chats et comme sa maman n'en voulait pas, elle me les a donnés.

Professeur. — Qui peut me dire quelle est la plus grande peste qui a frappé le monde ?

Un élève. — Les leçons.

Epicier. — Qu'est-ce que vous voulez, ma petite demoiselle ?

Cliente (5 ans). — Maman a besoin d'une pelotte de ficelle et elle m'a dit qu'elle la voulait aussi forte que le beurre que vous lui avez vendu hier.

Cousine Nellie. — Eh bien ! comment aimes-tu ton école ?

Maud (sa première expérience). — Je ne l'aime pas du tout.

Cousine Nellie. — Comment, tu n'aimes pas l'école ! Aimes-tu ta maîtresse, au moins ?

Maud. — Encore moins. Elle m'a dit : Made-moiselle, asseyez-vous là pour le présent. Je me suis assis tout le temps et quand je suis partie, elle ne m'a pas donné mon présent.

PREUVE ABSOLUE



Fiancée. — Mon cher Alfred ; il se répand une trameur horrible. On dit que vous ne m'épousez que pour ma fortune. Est-ce vrai ?
Alfred. — C'est si peu vrai que je m'engage à la dépenser dans six mois, votre fortune.

LORDS MAIRES DE LONDRES

Il n'est peut-être pas sans intérêt, à la veille de nos élections municipales, de rappeler comment se fait, à Londres, l'élection du premier magistrat de cette grande ville.

Celui qui aspire à occuper le fauteuil civique pour le court espace de douze mois seulement, doit occuper dans le monde une position financière de premier ordre, être d'un caractère irréprochable, posséder toutes les qualifications d'un citoyen et être, en outre, membre privilégié d'une des grandes corporations de Londres. Il faut, de prime abord, qu'il ait été échevin d'un des vingt-cinq quartiers de la cité de Londres, ensuite shérif, place qui lui coûte, s'il veut remplir convenablement les devoirs de cette charge, environ deux mille louis sterlings par an et il doit, de plus, payer le quart des dépenses encourues pour la grande fête du 9 novembre, l'installation du maire.

Il est élu shérif par les votes du corps privilégié, choisi entre les membres des corporations (corps de métier ou de commerce qu'on appelle *livery*) de la ville, il doit être membre d'une de ces corporations dont le corps des merciers est le plus riche.

Dix années s'écoulent généralement depuis son élection comme échevin, avant qu'il ne puisse prendre le fauteuil civique comme maire. Dans le moment actuel, il y a douze échevins, dont cinq n'ont pas encore été shérifs, qui convoitent le poste honorable de premier magistrat.

Le futur lord maire a beaucoup de devoirs à remplir comme shérif. Il doit assister avec son député à toutes les pendaisons qui se font à *Old Bailey*, et dans l'ancien temps, il déjeunait, après l'exécution, avec le gouverneur de la prison, coutume entièrement abolie aujourd'hui.

Il doit être présent aux séances de la Cour Criminelle Centrale, où il s'assoit à côté du juge,

revêtu des insignes de sa charge ; et s'il ne me trompe pas, une sentence prononcée contre un prisonnier, n'est pas légale, à moins qu'un shérif ne soit présent pour l'entendre. Sa Majesté la Reine doit sanctionner le choix du shérif, et chaque année, l'avocat de la cité reçoit du secrétaire particulier de Sa Majesté son appropriation du choix fait.

Le shérif ne reste en charge que douze mois. A l'expiration de son mandat, il rend compte de son administration ; ses livres sont audités, il paie et il attend son tour à la mairie.

La manière dont l'élection se fait, est des plus curieuses. On soumet à la cour les noms de deux échevins. Aussitôt, le collège électoral se rend dans une autre salle, dans laquelle repose le sceptre royal, au milieu d'un lit de fleurs, en forme de croix. Alors, chacun des échevins s'approche à tour de rôle du Recorder et lui souffle à l'oreille le nom de celui pour qui il désire voter.

Le candidat, qui reçoit le plus grand nombre de votes, est généralement déclaré élu.

Le maire reçoit \$50,000 par année de la ville, pour faire face dignement aux dépenses de sa charge, mais le plus souvent il est obligé d'en dépenser cinquante mille autres. Le maire doit résider au *Mansion House*, qui lui est donnée gratis et toute meublée, mais à l'expiration de son mandat, le maire sortant de charge donne généralement une somme assez ronde afin de tout remettre à neuf pour son successeur.

Il a néanmoins à payer toutes les dépenses de la maison, les gages des serviteurs et des laquais, etc. ; il faut qu'il se fournisse de chevaux, qui sont ordinairement loués, ainsi que ses propres voitures, à l'exception d'une seule. Cette exception est le carrosse civique, qui fait si grand effet dans les processions, et qui a toujours le don d'exciter à un si haut point la curiosité publique. Ce vieux carrosse pèse quatre tonnes, et date de 1757 ; les échevins de l'époque ont souscrit chacun £60 pour en payer le coût. Les harnais portés par les six chevaux qui le traînent, ont été faits en 1833 et les chevaux, lorsqu'ils sont enharnachés en grand gala, portent chacun 100 lbs de pesanteur.

Les devoirs du maire sont assez nombreux. Il préside le bureau des échevins, les sessions de quartiers, ouvre la cour à *Old Bailey*, et comme magistrat, il tient séance invariablement chaque jour au *Mansion House*. S'il meurt avant l'expiration de son mandat, ses amis ont le droit de le faire enterrer dans la cathédrale de Saint-Paul, et d'en faire sonner les cloches ; mais ceci arrive très rarement.

Il est aussi d'usage, lorsque le maire sort de charge, de faire armorier son blason sur une des petites fenêtres carrées de la chambre du conseil. Cette chambre renferme les blasons des différents maires depuis au delà de cent ans.

IL VOUDRAIT VOIR

Bonne dame. — Racontez-moi comment vous avez perdu la vue.

Aveugle. — Volontiers, madame, mais avant je voudrais voir ce que vous allez me donner.

BONNE NOUVELLE POUR LES AMOUREUX

Un monsieur, qui faisait la cour à la fille de la maison, s'attira pour une raison ou pour une autre, la colère du père. Une querelle s'en suivit et le père fut mis à la porte de chez lui par le cavalier courroucé.

Il s'en suivit des procédés judiciaires qui viennent d'être décidés par un juge de paix de l'Arizona, qui rendit son jugement en ces termes :

« Il appert, par la preuve, que le jeune homme faisait la cour à la fille du demandeur, dans le parler même de ce dernier ; que le demandeur s'est permis de troubler leur tête à tête, mais à été mis hors de la salle par le défendeur. Faire la cour aux jolies filles est de nécessité absolue et nul n'a le droit d'intervenir. Je maintiens donc que les parents n'ont aucun droit légal d'entrer dans une salle où l'on se fait la cour. Je décharge donc le défendeur et condamne le demandeur à tous les frais.

BATEMENTS DU CŒUR

Les battements du cœur diminuent graduellement du commencement à la fin de la vie ; l'on prétend pourtant que parfois ils augmentent un peu dans la décrépitude.

La moyenne des battements à la minute avant la naissance est de	150
Immédiatement après la naissance.....	“ 140 à 130
Pendant la 1 ^{ère} année.....	“ 130 à 115
“ 2 ^e “.....	“ 115 à 100
“ 3 ^e “.....	“ 100 à 90
Vers la 7 ^e “.....	“ 90 à 85
“ 11 ^e “.....	“ 85 à 80
A l'âge de l'homme fait.....	“ 80 à 70
Dans la vieillesse.....	“ 70 à 60
Dans la décrépitude.....	“ 75 à 65

Chez la femme, le pouls bat plus vite que chez l'homme, à raison de huit à quatorze pulsations ; cette différence, pourtant, ne se fait pas remarquer chez les enfants. Boire du thé chaud ou de l'eau chaude, a une tendance à augmenter la vitesse du pouls, tandis que les boires froides la fait diminuer. Il est facile d'augmenter les battements, au moins de dix à la minute, en s'enveloppant d'habits chauds. Les pulsations sont moindres pendant le sommeil que pendant la promenade. Un exercice un peu violent les augmente.

SUR DE SON ARGENT

Un jeune villageois se rend chez le dentiste pour faire plomber une dent. Le dentiste lui conseille de la faire arracher de suite, lui promettant que, s'il se servait du gaz, il n'en éprouverait aucun mal.

— Mais quel est donc l'effet de votre gaz ? demande le jeune homme.

— Il est de vous rendre tout à fait insensible, lui répond l'artiste ; vous n'aurez seulement pas connaissance de ce qui se fera autour de vous.

Le villageois consent, mais au moment où le dentiste se prépare à lui donner le gaz, il met sa main dans sa poche et en retire son porte-monnaie.

— Oh ! ne vous donnez pas cette peine maintenant, dit le dentiste, pensant que le garçon voulait le payer de suite.

— Oh ! ce n'est pas cela, répond-il, je veux simplement constater combien j'ai d'argent avant que le gaz ne fasse effet.

NOS CHÉRIS



La petite Lucie. (à l'occasion d'un nouveau-né).—Maman, il est tombé du ciel le bébé ?

- Oui, ma chère.
- Moi aussi, toi aussi, tout le monde, il est tombé du ciel.
- Certainement oui.
- Puis, nous allons y retourner au ciel.
- Il faut espérer que oui.
- Pourquoi que nous n'avons pas resté là tout de suite ? C'est des dépenses.

TITRES DE FEMMES

Une manie des plus malséantes et des plus ridicules, semble trouver faveur depuis quelque temps chez une certaine classe de la société. Les femmes s'affublent des titres de leurs maris et ce qu'il y a de plus triste, de plus reprehensible, c'est que les journalistes eux-mêmes ne sont pas sans blâme. Je ne voudrais certes pas médire de nos reporters, mais je sais bien que la chose se pratique plus en grand chez nos voisins, où l'on raffole de titres. L'abus commence à prendre pied chez nous, et il est temps de le signaler. Que voyons-nous en effet ?

Madame le Commissaire... a donné hier une soirée des plus brillantes ; parmi les invités, nous avons surtout remarqué madame la Général... et la charmante madame l'échevin..., accompagnée de son incomparable fille : madame Sénateur... qui semblait beaucoup s'amuser dans un charmant tête-à-tête avec madame l'honorable...

Les métiers même n'échappent pas à cet engouement. J'ai eu l'honneur, il y a pas bien longtemps, d'être présenté à madame conducteur un tel... ; son mari était un simple employé de chemin de fer.

Mais un journal de Chicago vient de faire un comble.

En parlant d'un récent incendie, ce journal annonce que c'est M. l'opérateur de l'ascenseur qui découvrit le premier le feu ; or, l'opérateur en question était tout bonnement le garçon chargé de faire fonctionner la machine.

On croyait avoir atteint le *non plus ultra* ; on se trompait. New-York qui s'est fait jouer par Chicago dans la question de l'exhibition, a voulu une revanche ; et ses journaux, à propos d'une récente exécution capitale, nous parle de "Death Watch Osborne", pour désigner le gardien qui devait passer la dernière nuit avec l'infortuné condamné. Après cela, on peut tirer l'échelle.

VENIR EN AIDE AUX INFIDÈLES

Je me trouvais, il n'y a pas bien longtemps, dans un hôtel ou plusieurs commis voyageurs de mes amis étaient descendus, et nous nous efforcions de tirer le temps le plus agréablement possible, lorsqu'un individu, de mine joviale et avec des yeux pétillants de malice, s'approcha de nous et dit d'un ton joyeux :

—Messieurs, je réclame toute votre attention pour quelques instants. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de l'Afrique. Les noirs, dans leur état normal, sont des êtres dangereux, oui très dangereux. Il faut à tout prix améliorer leur sort, tant sous le rapport moral que religieux. Je prends le plus vif intérêt à cette amélioration.

Il tira alors une montre d'un petit sac qu'il tenait à la main, et ajouta :

—Vous voyez bien cette montre. Elle ne marche pas. Les aiguilles indiquent pourtant une certaine heure. La personne qui devinera le plus proche, recevra la montre. C'est cinquante cents pour deviner et tout ce qui sera de surplus sur mes dépenses, ira grossir le fonds pour l'amélioration de la race noire.

Un sceptique se permit de remarquer qu'il n'en était pas bien convaincu.

—Je laisserai l'argent, répondit l'homme, entre les mains de l'hôtelier, qui le remettra au premier prédicateur venu.

Nous étions dix-huit de notre bande et chacun de nous déposa ses cinquante cents et fit sa conjecture.

Notre homme passa la montre au gagnant et continua en ces termes :

—Messieurs, la montre me coûte, prix du gros, \$2.80. Je viens d'en recevoir \$9.00. Il semblerait donc y avoir une balance de \$6.20 pour les peaux noires. Mais calculons un peu. Le chemin de fer m'a coûté \$1.20 ; le dîner et le souper \$1.25 ; deux absinthes 20c ; deux parties de bil ard 40c, plus un cigare 10, faisant un total de \$6.15.

Appelant alors l'hôtelier, il lui dit :

—Voici cinq centins, et, sur votre âme, je vous adjure de dépenser cet argent en achats d'objets utiles pour nos malheureux frères d'Afrique. Messieurs, merci, bonsoir et au revoir.

LE POUVOIR DE LA PRESSE

Etranger (entrant dans le sanctuaire de la rédaction d'un air fort peu aimable).—Ah ! ça, quand allez-vous me laisser la paix ; vous me coûte passablement cher, déjà ?

Journaliste (calme comme un sénateur romain).—S'pliquez.

Etranger.—Dans votre numéro d'hier, vous dites : "Un voleur est entré chez monsieur Malgardé et s'est emparé d'une liasse de billets qui se trouvait sur son bureau ; mais heureusement, il ne s'est pas emparé du magnifique chronomètre en or que M. Malgardé dépose chaque soir dans le tiroir de droite.

Journaliste.—Correct, hein ? Bien, après ?

Etranger.—Ce n'est pas bien du tout. Quant à après, le voleur est revenu la nuit dernière et a pris ce magnifique chronomètre qui fait l'admiration de votre idiot de collègue.

Journaliste.—Parfait ! cela vous prouve la précision de nos informations ; nous ne vous prendrons rien pour l'annonce.

NOS CHÉRIS



(Au restaurant.)

Bob, (qui a visité les ateliers de Pasteur à Paris).—Elle est enragée, la vieille, hein !

Maman.—Allons, Bob ; pas de bêtise. Pourquoi me dis-tu cela ?

Bob.—Tu ne vois donc pas qu'elle a une muselière !

NOS CHÉRIS



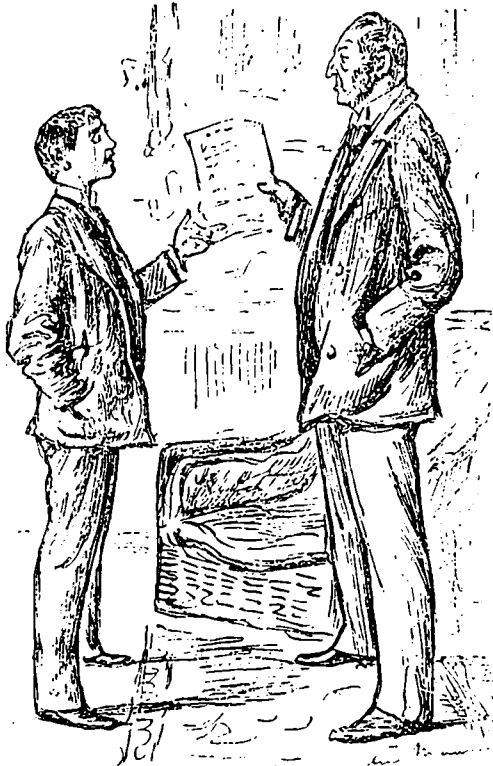
La maman. — Qui t'a crée, ma chérie ?
Juliette. — Le bon Dieu m'a fait ce petit bout
là, et puis ensuite, je m'a grandie moi-même.

CHOIX D'UN PARTENAIRE A LA NOIRCEUR

Une dame du plus grand monde avait invité à dîner un certain nombre d'amis. La réunion se composait de douze personnes mariées, de deux jeunes veuves, de trois garçons et de la dame de la maison. Le timbre de la sonnette annonça enfin l'heure du repas et chacun s'apprêta à se rendre à la salle à manger, lorsque les lumières s'éteignirent tout d'un coup, dans la salle de réception, laissant, dans une obscurité parfaite, les invités, qui ne manquèrent pas de maugréer contre ce malheureux système de la lumière électrique.

Lorsque le calme se fut un peu rétabli, Phé-tesse dit, au milieu d'un éclat de rire : " Mes bons amis, choisissez de suite celle que vous désirez conduire à la table et, votre choix fait, présentez-lui votre bras et passez dans la salle à manger." On s'empressa de satisfaire à un caprice aussi charmant et, chose étonnante, on constata, avec un véritable plaisir, qu'aucun des hommes mariés n'avait commis l'impardonnable gaucherie de donner le bras à sa chère moitié.

NOS CHÉRIS



Père de famille. (Lisant le bulletin de collège de son enfant). — Mal, mal, mal ! Tout mauvais. Tu devrais avoir honte.
Tommy. — Non, papa ; ce n'est pas tant que cela. Tiens regarde.
Père. — On ça ? Je ne vois rien autre chose.
Tommy. — Tiens, lis : " Santé : excellente ! "

LA FEMME

(TOAST PORTÉ EN SON HONNEUR PAR MARK TURNER, DES ÉTATS-UNIS)

Le Club des Correspondants de journaux à Washington, donnait dernièrement un dîner. Appelé à proposer la santé des dames, M. Mark Turner le fit en ces termes :

M. le Président et messieurs,

J'adore les femmes, je les aime toutes, quel que soient leur âge et leurs couleurs (rires).

Jamais l'intelligence

seule ne nous révélera ce que nous devons à la femme. N'est-ce pas elle qui remplace les boutons absents ? N'est-ce pas elle qui raccommode notre vieux linge et nous dévalise dans les bazars de charité ? Elle se fie quelquefois à nous.

Les affaires de ses voisins semblent l'occuper plus que les siennes propres et elle ne se fait pas scrupule de nous dire tout ce qu'elle en sait (rires). Elle nous donne parfois un conseil et quelquefois aussi elle ne les ménage pas. Parfois, elle nous laisse entrevoir une partie de sa pensée, et parfois sa pensée toute entière (hilarité).

Quelle soit la place que vous accordiez à la femme, elle sait toujours l'ennoblir ; c'est un vrai trésor sur la terre. (L'orateur s'arrête, semble surpris de son auditoire et ajoute) : Mais vous auriez dû applaudir à outrance (hilarité générale). Voyez Cléopâtre, voyez Desdémone, voyez Florence Nightingale, voyez Lucrèce Borgia. (Quelques voix : Non, non.) Soit, laissons donc là Lucrèce (rires). Voyez, voyez notre mère Eve. (Cris de : Oh ! oh ! et rires).

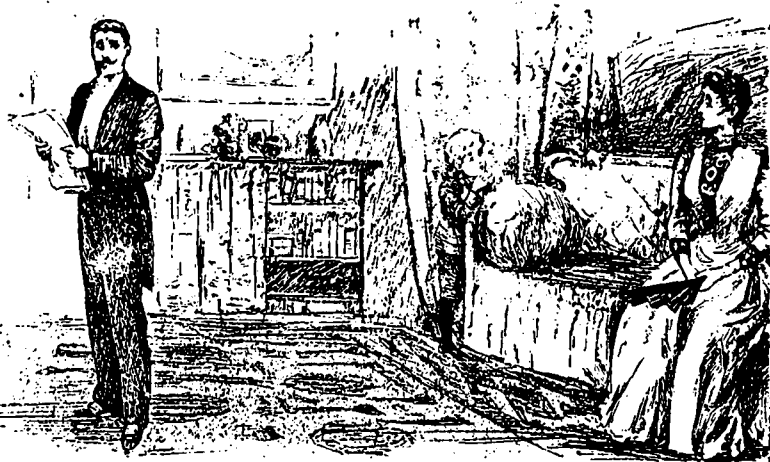
Je ne veux pas vous forcer de la regarder, si vous n'y tenez pas ; mais, M. le Président, Eve était certainement un ornement (rires renouvelés). Je me plais à le redire, monsieur, voyez l'illustre Widow Machree, voyez George Francis Train, (rires enthousiastes) et M. le Président, je vous dirai, mais cette fois, la tête inclinée et avec un sentiment profond de vénération, voyez la mère du grand Washington ; elle éleva un fils qui ne sut pas mentir. Je dois ajouter, messieurs, qu'il n'était pas journaliste, encore moins correspondant de la presse associée. (Huées générales de la part des membres : " A la porte, à la porte " et rires).

Je le répète, messieurs, quel que soit le rang de la femme, elle l'ennoblit et c'est un vrai bijou en ce monde. Comme fiancée, elle peut avoir des rivales, jamais de supérieure. Comme cousine, elle nous est fort utile ; comme belle-mère, riche et atteinte d'une maladie incurable, elle vaut son pesant d'or. Qu'est-ce que les peuples de la terre seraient, sans la femme ? Ils seraient rares, messieurs, oui, très rares, assurément (nouveaux rires).

Aimons-la donc et protégeons-la. Donnons-lui notre appui, notre encouragement, nos sympathies et nos propres personnes, si nous en avons la chance (rires).

Mais, badinage à part, M. le Président, la femme est belle, elle est aimable, elle a un cœur tendre, elle est remplie de toutes les grâces et elle mérite tous nos respects, tous nos hommages.

NOS CHÉRIS



Johnnie. — Vous êtes la femme de Noé, n'est-ce pas, ma tante ?
Tante Betsie. — Je ne pense pas, mon chéri. Qu'est-ce tu veux dire ?
Johnnie. — C'est le monsieur là, qui disait que tu sors de l'Arche.

Remplissez donc vos verres, messieurs, à pleine rasade et buvons à la santé de la femme, dont vous avez tous et chacun de vous en particulier, connu la meilleure, votre propre mère (applaudissements frénétiques).

A L'ÉGLISE

Je me trouvais, l'autre jour, à l'Église Notre-Dame, et comme beaucoup d'autres curieux, j'admirais avec un certain orgueil le nouvel orgue dont les journaux ont dit tant de merveilles.

A mes côtés se trouvaient deux jeunes personnes que je prenais pour des jeunes filles récemment arrivées de campagne. Elles aussi contemplaient l'orgue, et quelques minutes après, elles firent quelques pas dans la grande nef, regardant à droite et à gauche en haut et en bas. L'une d'elles s'arrêta subitement, elle était comme en extase ; on eut dit qu'elle cherchait à faire jaillir d'un cerveau rebelle, une parole pour exprimer l'impression qu'elle ressentait et qu'elle ne la trouvait pas. Un sentiment de sympathie et de tendre commisération me cloua sur place.

Le charme fut enfin rompu elle dit à sa compagne : " Oh, Sarah ! qu'il en faudrait du temps pour tout épousseter ici ! "

NOS CHÉRIS



Willie. — Est-ce que je puis sortir, maman ?
Jeune veuve. — Non, mon cher, il fait trop froid.
Willie. — Il faisait deux fois plus froid que cela, hier. Tu m'as bien envoyé dehors quand M. Becencour est arrivé.

RUDE CONCURENCE



Major Sanslessou. — Ma femme, tu ne veux pas comprendre un homme, de ma trempe. Ce n'est pas l'argent qui fait l'homme. La naissance, le monde, le talent voilà ce qui me fera briller.

Madame Sanslessou. — D'ici à un mois, ton habit sera bien plus brillant que toi.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

I

On enterre ce pauvre Balandard.

A l'église, une de mes voisines regarde l'autel avec extase ; de ses yeux coulent des larmes abondantes.

—Heureux Balandard, pensais-je, comme elle le regrette !...

Au bout d'un instant, la dame se retourne et d'une voix douce :

—Savez-vous combien il y en a sur l'autel, des cierges ?...

**

Madame Disputard, envoyant sa cuisinière au marché, lui recommande d'acheter du filet de bœuf.

Quand la cuisinière revient, la dame n'est pas satisfaite de l'emplette.

—Ce n'est pas du bœuf que vous m'apportez-là ! s'écrie-t-elle courroucée.

—Mais, pardon, madame, proteste la cuisinière.

—Allons donc ! c'est du bœuf comme moi !

—Le boucher m'a pourtant dit que ce n'était pas de la vache ! réplique avec aigreur le cordon bleu.

**

En visite.

—Vraiment, ma bonne amie, vous possédez une chevelure admirable.

—Oui, ma chère, je me le suis souvent laissé dire ; aussi en ai-je eu un soin jaloux.

—Oh ! oui, s'écrie le terrible petit Isaïe, maman l'enferme chaque soir dans un tiroir de la commode

**

Une bien jolie inscription lue sur une bannière de l'Armée du Salut :

POURQUOI PAYER L'AGNEAU
VINGT SOUS LA LIVRE QUAND
VOUS POUVEZ AVOIR L'AGNEAU DE DIEU
POUR RIEN

Why pay lamb ten cents a pound
When you can get the lamb of God
For nothing

Je crois qu'après cette jolie sentence on peut tirer l'échelle.

**

Un créancier se présente dans le cabinet de travail d'un journaliste, un jour d'échéance, et au moment où ce dernier paraissait activement occupé à rédiger une lettre.

—Je vous dérange peut-être, dit le créancier.

—Oh ! non, j'écrivais à mon directeur.

—Un article, sans doute ?

—Oui, de fonds.

**

Cette vieille garde de M..., dont l'habile maquillage ne parvient pas à réparer des ans l'irréparable outrage, a la ridicule manie de vouloir se faire passer pour une jeune femme.

Le jour de la Ste Catherine, à la soirée donnée par la belle madame X..., la conversation vient à rouler sur l'âge.

—Oh ! moi, dit la vieille garde surnommée, j'ai l'âge que je parais.

—Tant que cela ?... s'écrie notre confrère E. M.

**

Dispute conjugale.

Eh bien ! oui, dit la femme, arrivant aux concessions, c'est vrai, j'ai mes défauts.

Le mari vivement :

—Oh oui !

La femme, plus vivement encore :

—Lesquels, s'il vous plaît ?

J. Alcide C.

Montréal, 10 Janvier 1891.

II

QUATRAIN SANS PRÉTENTION

A un spécialiste.

Être son pédicure à soi-même, à son prix,
C'est une économie. — Un certain jour de fête,
J'appelais Galopéau pour un oeil de perdrix :
Il m'a pris les yeux de la tête !

**

Gascon peint par lui-même.

Tel qu'on me voit, je suis l'ainé

Né

Personne ne m'a demandé

De

Prouver mon aïnesse

Car chacun, en ce pays-ci,

Si

—guerait mon histoire ;

Et j'aurais de l'esprit aussi,

Si

L'on voulait me croire.

Calchas.

III

VARIÉTÉS

Un amateur de pêche rencontre un ami auquel il pose la question suivante :

—Sais-tu pourquoi les sourds ne prennent jamais de poisson au filet ?

—Ma foi, non.

—Eh bien ! c'est parce qu'ils n'entendent pas (n'en tendent pas.)

**

On a fait bien des mots d'ivrognes.

On nous en raconte un qui est bien le plus joli qu'on puisse jamais éditer :

— "Quelle belle nuit j'ai passée, dit un pochard ; j'ai rêvé que j'étais entonnoir."

**

Au cabaret.

Un ivrogne tient un journal.

" Il y a à Paris un recensement nouveau, 2000 marchands de vin.

L'ivrogne, (avec désespoir). — Je ne pourrai jamais les connaître tous.

**

Petit roman de mœurs en dix lignes.

Avant le mariage.

Mlle Berthe a le menton appuyé sur ses deux mains et ses deux coudes posés sur la table.

Paul, la contemplant avec extase :

—Quel charmant abandon !

Six mois après, Madame Paul est dans la position ci-dessus décrite.

Son mari, la regardant, en haussant les épaules :

—Quelle tenue, mon Dieu, quelle tenue !

**

L'éducation mutuelle.

Deux bébés causent ensemble :

—Pour quoi faire la bouche ?

—Pour manger.

—Et les yeux ?

—Pour voir.

Et le nez ?

—Pour mettre les doigts dedans.

**

Deux cuirassiers sont assis à une table de café :

—Garçon ! de l'eau, fait le premier.

—De l'eau ! répète le second stupéfait, pour quoi faire ?

—Pour la boire.

—Si on a idée de ça !... de l'eau... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume.

Juge de ce que ça doit faire dans l'estomac !

**

Aux examens de l'école de médecine.

Le professeur. — Que donneriez-vous à une personne qui aurait avalé une forte dose d'arsenic ?

L'élève. — L'extrême-onction.

PLACIDE LA CHALADE.

Sault-au-Récollet, Janvier 1891.

IV

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES.

Djobe Olduque, un jeune homme très ingénieux, a imaginé un instrument assez original, auquel il donne le nom de *Cardiomètre*, et avec lequel il prétend calculer sans erreur tous les battements du cœur, et pouvoir se rendre compte de la sincérité des sentiments que nous éprouvons. Il va jusqu'à s'écrier :

" Les tracés géographiques des contractions carditiques, pris sur les amoureux d'une jeune fille, démontrent facilement chez qui l'amour part du cœur, et chez qui il ne sort que de la bouche."

Voyez maintenant quand un jeune homme fera une déclaration d'amour :

— Mademoiselle, je vous aime !

— Ah ! mon Dieu ! répondra la jeune fille, moi qui n'ai pas pris mon *Cardiomètre* sur moi ! Attendez donc que j'aie le chercher !

Voilà encore un nouveau pas de fait vers la science et un bon moyen pour les jeunes filles de se débarrasser des faux amants.

**

VANITÉS DES VANITÉS



(Au bal.)

Première délaissée, (toute émue). — Voilà un monsieur qui vient de notre côté.

Seconde délaissée, (avec un petit frisson). — Il vient inviter l'une de nous à la danse.

Troisième délaissée. — Laquelle que ça peut bien être ?

Quatrième délaissée. — Vous n'y êtes pas, c'est le garçon qui vient vous demander si vous désirez du café.

Près d'Edmundston, N. B., le Canada et les États-Unis sont séparés par la rivière Saint-Jean. Pour traverser la rivière à cet endroit, on se sert d'un bac sur lequel on transporte les personnes, marchandises, voitures, etc.

—Je traversais, un jour, d'une rive à l'autre, sur ce chaland, lorsqu'arrivé au débarcadère, l'omnibus sur lequel j'étais monté, s'arrêta, afin de permettre aux douaniers de faire leur inspection.

—Vous n'avez rien à déclarer, messieurs ? demanda l'un d'eux.

—Oui, dit d'une voix creuse, un personnage qui était au fond de l'omnibus. J'ai à déclarer les jambons sur lesquels je suis assis.

—Vous êtes un insolent, doublé d'un imbécile, reprend le douanier.

Et il fait signe au conducteur qu'il peut continuer sa route.

A quelques verges de la rivière, l'individu se lève, tire un superbe jambon sur lequel il était assis et le brandit aux yeux de la foule ébahie.

* *

Cette autre nous montrera jusqu'à quel point on est rendu l'idée de la fraude :

Il y a quelques mois, Ouille Brodemai Rang revenait des États-Unis avec une quantité considérable d'objets soumis aux droits. Pour éviter une perte de temps, il avait placé sa cargaison, cigares, pipes, savons, rasoirs, etc. ; dans une grande caisse. Dans le couvercle, il avait eu soin de percer quatre trous, après avoir étiqueté sur son colis :

SERPENT-BOA

Arrivé à la ligne 45ème, il ouvrit sa malle solemment.

—Et cette caisse ? fit le douanier d'un ton sévère.

Le contrebandier répondit avec aplomb :

—C'est un serpent-bœuf.

—Mais il faudrait ?...

—Ma foi ! dit Ouille Brodemai Rang, l'animal doit être pas mal surexcité par le voyage, je ne m'y fierai pas. Voici la clef, ouvrez plutôt vous-même, moi, je file !...

Et il fit mine de s'en aller.

—Hé ! monsieur, crie le douanier, on s'en rapporte... enlevez votre bête !

Avis aux contrebandiers de l'avenir.

* *

Un habitant de Saint-Jean-Chrysostôme, annonce publiquement, qu'il met sa femme en loterie. Il a fait imprimer des billets sur lesquels on lit : "La femme est bonne ménagère et consentira volontiers à servir chez celui qui la gagnera. Prix : 25 cents le billet."

C'est pour rien.

MORALITÉ :

Combien de femmes, dans ce monde,
Qui voudraient bien en faire autant !

* *

Une prière en usage parmi un grand nombre de jeunes filles :

O mon Dieu ! faites que je ne me marie pas ;
Si je me marie, faites que je ne sois pas trompée ;
Si je suis trompée, faites que je ne le sache pas ;
Et si je le sais, faites que je puisse m'en moquer !

* *

Une femme du peuple, s'épanchant dans le sein de sa voisine, qui s'efforce de la calmer un peu :

Oui ! je sais bien qu'une femme doit être battue... mais pas tous les jours !

AGUE ERANTE,

Levis, Janvier 1891.

UNE POSITION DIFFICILE

Bouleau.—Je me trouve en face d'un dilemme épouvantable.

Bouleau.—Qu'est-ce qui t'arrive ?

Bouleau.—Je n'ai pas de quoi manger, et je n'ai rien à mettre au clou, si ce n'est mon ratelier ; or, si je l'engage pour acheter quelque chose à me mettre sous la dent, je ne pourrai le manger. C'est la première fois de ma vie qu'un tel malheur m'arrive : prête-moi un écu !

UN SECRET DIGNE D'ÊTRE CONNU



...C'était un garçon intelligent qu'ava même trouvé un moyen de faire fortune.

Comment ça ?

Eh bien ! voilà : il devait acheter cent mille lapins à 20 sous, il les revendait 40 et gagnait ainsi quarante mille piastres.

BLASON IMMACULÉ

De Positout.—Mais vous n'avez pas d'an cêtres, sur ce continent !

Mademoiselle Bonsens.—C'est un avantage que nous avons sur vous.

JUSTE CRITIQUE

1er Journaliste.—Viens-tu ce soir au théâtre ?

2e Journaliste.—Impossible : il faut que je fasse la critique de la pièce et que je la donne avant minuit.

SOURCE INALTERABLE DE LEUR GAITÉ



Elle.—Tu me rends parfois inquiète. Je remarque que la danseuse que tu choisis rit tout le temps avec toi.

Lui.—Oui ; et je me fais une jolie réputation d'esprit. Tu sais, je ne choisis que les femmes qui ont de belles dents. Je ne suis pas à la peine de leur dire trois mots.

LE COURS DE LA JUSTICE

Avocat du demandeur, (au témoin).—Rappelez-vous que vous êtes sous serment. Voyons, est-il vrai que vous pensiez...

Avocat du défendeur, (se levant).—Votre Honneur, je désire faire une objection, mon savant...

Avocat du demandeur.—Plaise à la Cour, il ne semble...

Avocat du défendeur.—Votre Honneur, les autorités sont d'accord que...

Avocat du demandeur.—Je prétends, Votre Honneur, que...

Avocat du défendeur.—Mon savant confrère, cela est clair est...

Avocat du demandeur.—Pardou, Votre Honneur, mais il a été décidé maintes et...

Avocat du défendeur.—Il me suffira de citer la célèbre cause de...

Avocat du demandeur.—La Cour peut se convaincre que cette cause ne fait pas autorité, ayant...

Avocat du défendeur.—Comme Votre Honneur le sait, une décision a récemment été donnée dans...

Avocat du demandeur.—Cela n'était...

Avocat du défendeur.—Le juge en chef, Votre Honneur, a maintenu que...

Avocat du demandeur.—La cause de Blanc vs Blanc et Barbeau, prouve clairement...

Avocat du défendeur.—Décision renversé, comme Votre Honneur le sait à 17...

Avocat du demandeur.—Seulement sur un point incident, car...

Avocat du défendeur.—Mon savant ami s'est entièrement trompé sur...

Avocat du demandeur.—Mon distingué confrère n'a pas saisi...

Le juge.—Que désirez-vous prouver ?

Avocat du demandeur.—Je désire simplement démontrer que le témoin ne pensait réellement pas ce qu'il pensait.

Avocat du défendeur.—J'objecte, Votre Honneur.

Le juge, (se laissant retomber dans le fond de son fauteuil).—La question est pertinente.

THÉÂTRE-ROYAL

Deux excellentes troupes ont joué cette semaine au Théâtre-Royal et ont attiré beaucoup de monde.

Les premières représentations de "Vesper Bells" ont eu lieu au commencement de la semaine. Cette pièce, bien connue des Montréalais, a obtenu un grand succès. Mlle Gray joue les rôles de Jessie Gouffrey et de Pierre avec une verve des plus entraînantes. Elle a été fort applaudie. Les autres acteurs sont tous dignes d'éloges.



Les chiens Saint-Bernard et les poneys travaillaient admirablement bien. Quant aux décors, ils sont très jolis.

Vendredi une autre pièce tenait l'affiche pour jusqu'à la fin de la semaine : "The Old Oaken Bucket," qui sera jouée cette après midi et ce soir. C'est une charmante pièce. La première représentation a été un beau succès hier soir.

La semaine prochaine le Royal promet quelque chose d'intéressant. On jouera une excellente pièce : "Irish Luck," qui ne manquera pas de plaire au public.

PAS VEXÉE

Maud.—Georges m'a posé la question hier soir.

Edith.—Je m'y attendais ; il m'a dit, la semaine dernière, quand je l'ai refusé, que vous étiez la première sur la liste après moi.

DIFFÉRENCE D'OPINION

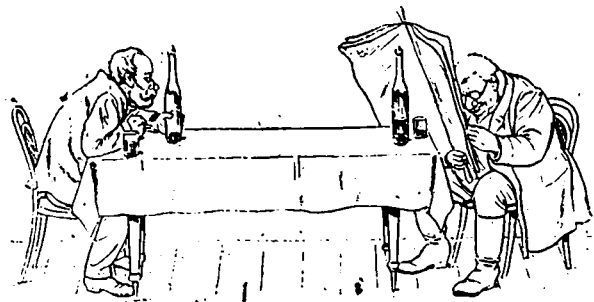
Lui.—Les Mormons ont une singulière manière d'envisager le mariage.

Elle.—Singulière ! je crois qu'on peut employer le pluriel.

PETIT TALENT DE SOCIÉTÉ

L'HOMME GRAS

PARABOLE



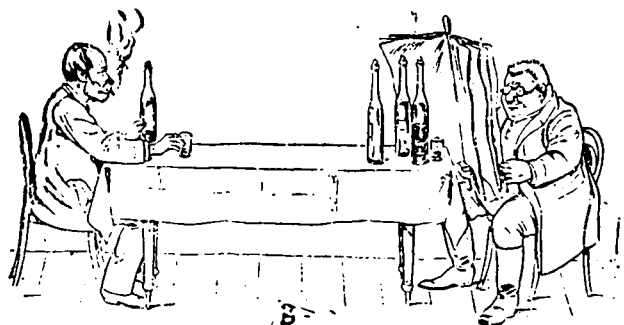
I

—Tiens, se dit Durdepaie, me voilà en face d'une brave vieille bête qui a fortement envie de me payer à boire.



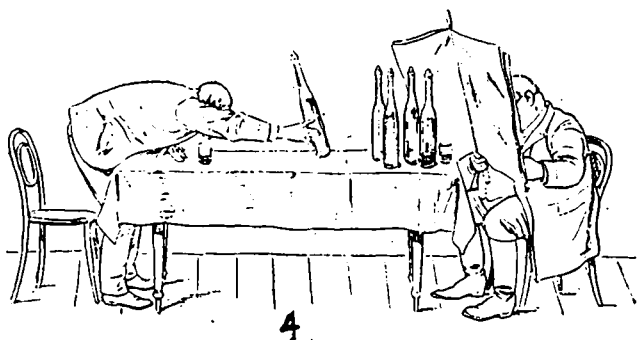
II

—Eh bien ! Puisqu'il insiste, je vais me fendre d'une autre bouteille.



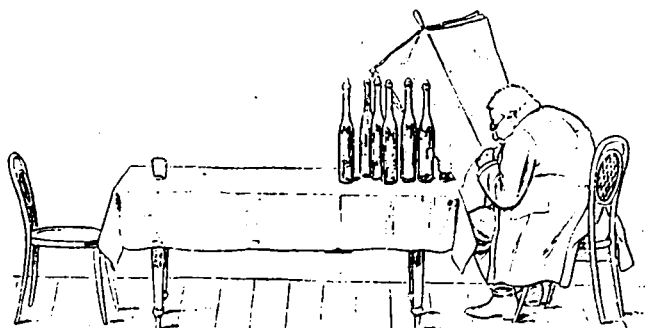
III

—C'est qu'il est dur à contenter, le particulier !



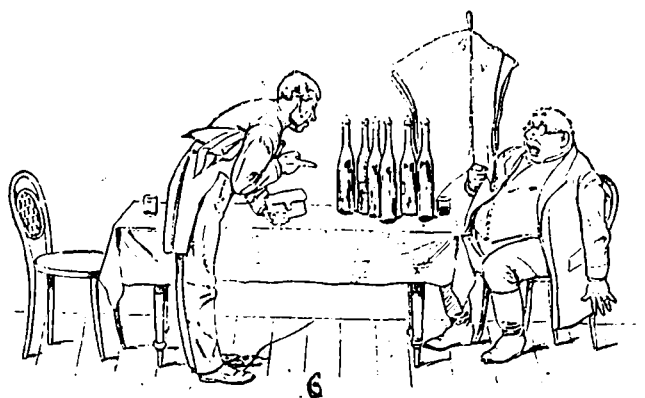
IV

— Ça lui aurait fait de la peine, si j'avais refusé celle-là !



V

—Au revoir, ma vieille branche; au plaisir de ne jamais nous revoir.



VI

Gaçon d'hôtel. — C'est \$12.00, s'i vous plaît : vos six bouteilles en font foi.

Assis dans un fauteuil de cuir souple, l'homme gras examinait sa chambre avec joie. Il était vraiment gras, ayant au cou un épais collier, la poitrine bardée, le ventre couvert ; ses bras semblaient noués aux articulations comme des saucisses, et ses mains se posaient sur ses genoux comme de grosses cailles plumées, rondes et blanches. Ses pieds étaient des miracles de pesanteur, ses jambes des fûts de colonne, et ses cuisses des chapiteaux de chair. Il avait la peau luisante et grenue comme de la couenne ; ses yeux bouffaient de graisse, et son quadruple menton étayait solidement sa face débordante.

Et tout, autour de lui, était solide, rond et gras ; la table de chêne massif, aux larges pieds, fortement assise, polie sur les bords ; les vieux fauteuils avec leur dos ovale, leur siège renflé et leurs gros clous sphériques ; les tabourets accroupis par terre comme des crapauds gras, et les tapis lourds, à longue laine emmêlée. La pendule s'épatait sur la cheminée ; les trous de clefs s'ouvraient comme des yeux dans son cadran convexe ; le verre qui l'emboîtait se gonflait comme le hublot du casque d'un scaphandre ; les flambeaux paraissaient les branches d'un arbre en cuivre noueux, et les chandelles y pleuraient du suif. Le lit s'enfrait comme un ventre rembourré ; les bûches qui brûlaient dans le feu faisaient craquer leur écorce, dedues et pétillantes : les carafons du buffet étaient trapus, les verres avaient des bosses ; les bouteilles, un nœud puissant au goulot, à demi pleine de vin, étaient encastrées dans leur cercle de feutre comme des bombes vermeilles de verre. Et par-dessus tout il y avait dans cette grosse chambre ventruée, joyeuse et chaude, un homme gras, riant largement, ouvrant une bouche aux lèvres saines, fumant et buvant.

La porte en ogive, fermée à bon bouton, qui emplissait bien la main, donnait sur la cuisine, où cette homme passait le meilleur temps de sa vie. Car il rôdait dès le matin parmi les casseroles, trempant du pain dans les sauces, torchant les lèche-frites avec un bout de mie, humant des bols pleins de bouillon ; et il plongeait dans les marmites une cuiller en bois qui dégouttait, pour comparer ses ragoûts, cependant que le feu ronflait sous la tôle. Puis, ouvrant la petite porte de la fournaise, il laissait entrer la lumière rouge qui s'épandait sur sa chair. Ainsi, dans le crépuscule, il avait l'air d'une énorme lanterne dont sa figure était la vitre, éclairée par le sang et la braise.

Et, dans la cuisine, l'homme gras avait une nièce potelée, blanche et rose, qui brassait les légumes avec ses manches relevées, une nièce souriante, pleine de fossettes, dont les petits yeux sautaient à force de bonne humeur, une nièce qui lui tapait sur les doigts quand il les trempait dans le plat, qui lui envoyait les crêpes chaudes sur la figure quand il voulait retourner la poêle, et qui lui fait mille petites choses sucrées, dorées, mijotées à point, avec des croûtons réjouissants.

Sous la grande table de bois blanc dormait un chat, panse pleine, dont la queue était grasse comme celle d'un mouton d'Asie, et le caniche, appuyé contre la briqueterie du fourneau, clignait des yeux à la chaleur, laissant pendre les gros plis de sa peau tondue.

Dans sa chambre l'homme gras regardait voluptueusement un gobelet de verre, où il venait de verser doucement du vin de Constance 1811, quand la porte de la rue tourna sans bruit. Et l'homme gras fut si surpris qu'il ouvrit la bouche et resta immobile, la lèvre inférieure baissée. Il y avait devant lui un homme maigre, noir, long, dont le nez était mince, et la bouche rentrée ; ses pommettes étaient pointues, sa tête osseuse, et, chaque fois qu'il faisait un geste, on croyait voir sortir des esquilles de ses manches, ou de son pantalon. Ses yeux étaient caves et mornes, ses doigts semblaient des fils de fer, et sa mine était si grave qu'on devenait triste à le regarder. Il portait à la main un étui à lunettes et il chausait de temps en temps des verres bleus, en parlant. Dans toute sa personne, la voix seule

BON POID. BONNE MESURE

était onctueuse et attachante, et il s'exprimait avec tant de douceur que les larmes vinrent aux yeux de l'homme gras.

— Ho ! Marie, cria-t-il, nous avons monsieur à dîner. Vite en route, mets la table ; voici la clef du linge ; cherche une nappe, prends des serviettes ; fais monter du vin, — celui de gauche, les bouteilles du fond ; — peut-être aimez-vous le bourgogne, monsieur ? — Ho ! Marie, tu apporteras du nuits ; veille à la poularde, — celle de l'autre jour était une idée trop cuite. Monsieur, un doigt de ce constance. Vous devez avoir faim, nous dinons trop tard. Marie, presse-toi, monsieur meurt de faim. As-tu mis le rôti ? Il faut tailler la soupe. N'oublie pas les petits verres. Et le thym, y as-tu pensé ? J'étais sûr. Mets un bouquet tout de suite. Et ce monsieur qui aime peut-être le poisson : justement nous n'en avons pas. Excusez-moi, monsieur. Dépêchez-vous, Marie, decante ce vin, pousse ces chaises, avance la soupière, passe le beurre, dégraisse cette sauce, donne le pain. Cette soupe est délicieuse, n'est-ce pas ? Il fait bon vivre. Prenez-vous de ce sucre avec vos crevettes ? C'est excellent. »

— « Savez-vous ce que c'est que le sucre ? » dit l'homme maigre, d'une voix placide.

— « Oui », répondit l'homme gras, surpris, et laissant tomber de nouveau sa lêvre de dessous, en s'arrêtant, la cuiller à la bouche. « C'est-à-dire non,

— j'en mange avec certains plats, — le sucre m'est égal. C'est bon, le sucre. Qu'est-ce que vous avez à dire du sucre ?

— « Mon Dieu, rien, dit l'homme maigre, ou presque rien. Vous savez bien que vous absorbez de la saccharose, ou sucre de canne ; et vous tirez des féculents et des matières hydrocarbonées d'autre sucre que vous transformez en sucre animal, sucre interverti ou glycose... »

— « Et que voulez-vous que cela me fasse, dit l'homme gras, en riant. Saccharose ou glycose, le sucre est bon. J'aime les plats sucrés. »

— « D'accord, dit l'homme maigre, mais si vous fabriquez trop de glycose, vous aurez le diabète, cher ami. Bien vivre donne le diabète ; je ne serais pas étonné que vous en eussiez quelques traces. Prenez garde, en aiguissant ce couteau. »

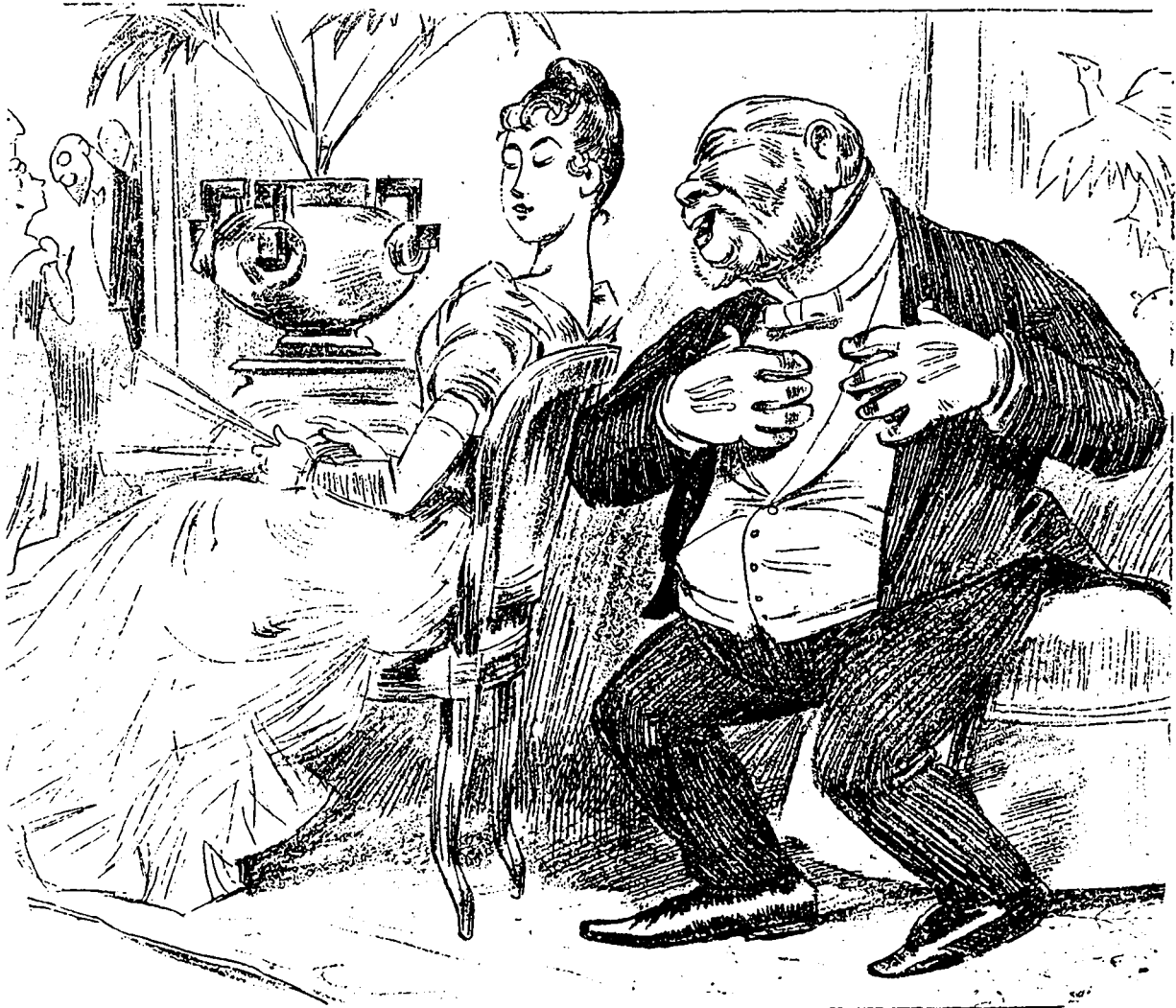
— « Et pourquoi ? » dit l'homme gras.

— « Mon Dieu, reprit l'homme maigre, pour cette simple raison : c'est que vous avez probablement le diabète, et que si vous vous coupez

TOUT L'UN OU TOUT L'AUTRE



— Comme Nana l'a dit : Les hommes, quand on n'en a pas plein cœur, on en a plein le dos.



— Ah ! mademoiselle !... si vous voulez devenir madame !... le cœur n'a pas d'âge, vous le savez, et quand je vous vois... l'amour me transporte...

— Il doit avoir bon dos, monsieur...

ou si vous vous piquez, vous allez courir un grand danger. »

— « Grand danger ! dit l'homme gras. Bah ! quelles inventions ! Buons et mangeons. Et quel danger donc ? »

— « Oh ! reprit l'homme maigre, la plupart du temps toutes les réserves nutritives s'éliminent avec le trop-plein de la glycose ; on ne peut plus se refaire de tissu ; la plaie ne se cicatrise pas et on a la gangrène. Cela décompose la main (l'homme gras laissa tomber sa fourchette), puis le bras se pourrit (l'homme gras resta sans manger), et ensuite le reste y passe (on vit sur la figure de l'homme gras l'expression d'un sentiment qui n'y avait jamais paru, et qui était l'effroi). — Hélas ! reprit l'homme maigre, qu'il y a de maux dans la vie ! »

L'homme gras réfléchit un moment, la tête basse ; puis il dit tristement : « Vous êtes médecin, monsieur ? » — « Oui, pour votre service, docteur en médecine, oui ; je demeure place Saint-Sulpice et j'étais venu... » — « Monsieur, interrompit l'homme gras, d'un ton suppliant, vous pouvez m'empêcher d'avoir le diabète ? » — « Nous pouvons essayer, cher monsieur dit l'homme maigre, pourvu que Dieu nous aide. » — La figure de l'homme gras s'enfla de nouveau, sa bouche s'épanouit : « Touchez là, dit-il, et soyez mon ami. Vous demeurerez avec moi ; nous ferons ce qu'il faudra et vous ne vous plaindrez de rien. »

— « Soit, dit l'homme maigre, et je réglerai votre vie. »

— « Entendu, répartit l'homme gras. Allons manger de la poularde. » — « Permettez ! s'écria l'homme maigre. De la poularde ! il ne vous en faut point. Faites-vous faire un œuf avec du thé, une once de pain grillé. » La désolation couvrit le visage de l'homme gras. Seigneur ! et qui mangera la poularde ? » pleura la pauvre Marie. — Alors l'homme gras dit à l'homme maigre, avec un sanglot dans la voix : « Docteur, mangez, je vous en prie. »

Dès lors, ce fut l'homme maigre qui régna. Il y eut un amincissement progressif des choses ;

les meubles s'allongèrent et furent anguleux ; les tabourets grinçèrent sous les pieds ; le parquet ciré sentit la vieille cire ; les rideaux devinrent flasques et se moisirent ; les bûches eurent l'air de grelotter ; les poêles de la cuisine se rouillèrent ; les casseroles pendues se piquèrent de vert-de-gris. Le fourneau ne chanta plus, ni le joyeux pot-au-feu ; on entendait parfois tomber quelque charbon éteint sur un lit de vieille cendre. Le chat fut maigre et galeux ; il miaulait la désolation. Le chien, devenu hargneux, creva un jour les carreaux, de son échine osseuse, en fuyant avec un morceau de morue.

Et l'homme gras suivit la pente de sa maison. Peu à peu sa graisse s'amassa dans des dépôts jaunes, sous sa chair ; sa gorge faisait peine à voir et il avait le cou ridé comme un dindon ; sa figure était couverte de plis entrelacés, et la peau de son ventre flottait comme un gilet à jabot. Sa charpente osseuse, qui avait poussé à proportion, se balançait sur deux bâtons minces qui avaient été des cuisses et des jambes. Il lui pendait des lambeaux le long des mollets. Et il était poursuivi par la crainte du diabète et de la mort. L'homme maigre lui représentait le danger, plus cruel de jour en jour, et qu'il fallait penser à son âme. Et le pauvre homme gras soignait son diabète et son âme.

Mais il pleurait sur sa joie passée, sur sa nièce Marie qui avait maintenant une figure de cire et de petits os menus. Un jour qu'il présentait au feu les misérables tiges tremblotantes qui avaient été ses doigts, allié sur une chaise de bois dur, un petit livre relié de cuir sur ses genoux pointus, Marie lui passa la main sur le bras, et murmura à son oreille : « Mon oncle, voyez donc votre ami : il engraisse ! »

Au milieu de cette désolation, l'homme maigre se remplissait graduellement. Sa peau se gonflait et devenait rosée. Ses doigts commençaient à tourner. Et son air de douce satisfaction allait toujours croissant.

Alors l'homme qui avait été gras souleva pitoyablement la nappe de peau qui pendait sur ses genoux, et la laissa retomber.

(L'Echo de Paris).

MARCEL SCHWOB.

LA RÉCOLTE DU "SAMÉDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

A l'école communale.

Le maître qui vient de résumer les gloires et les fastes du premier Empire, questionne le plus intelligent élève de la classe :

— Lequel de ces grands hommes voudriez-vous être ?

— Aucun, m'sieu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont tous morts.

— C'est bien cela, bébé, de manger deux fois du bœuf !

Alors, bébé, d'un air sombre :

— C'est pour qu'il n'en reste pas pour demain !

Maman se désespère de jamais faire apprendre son alphabet à Toto !... Un jour elle s'imagine, pour le piquer au jeu, qu'il est, lui, la maman, et elle, le bébé.

— Maintenant, c'est toi qui vas me faire réciter ma leçon ; tu vas faire la maman.

— Vrai... vrai... je serais la maman ?

— Vrai... pour de bon.

— Eh bien !... puisque tu es une bonne petite fille, va t'amuser ; il n'y a pas de leçon aujourd'hui.

On causait devant le baron de Rapineau, des nombreuses lettres de quête que l'on reçoit surtout depuis les premiers froids.

— Oui, répondit le baron avec un soupir. L'hiver s'annonce bien dur... pour les riches.

X... a un jardinier qui va se marier—à une très jolie femme, ma foi !

L'autre jour, le recevant, il lui demande des nouvelles de son mariage.

— Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas, c'est le diable de se marier. On en a jamais fini avec tous les papiers qu'il faut se procurer. Et puis, dame ! ça coûte cher ; je vous parie que, toute rendue sur chevet, ma femme ne me reviendra pas à moins de trois francs la livre !

Aux examens.

L'examineur, à une jeune fille :

— L'auteur du *Paradis perdu* n'était-il pas affligé d'une grande infirmité ?

— Oui, monsieur, répond la jeune fille, il était poète.

A la police correctionnelle :

— Accusé, pourquoi avez-vous volé une lettre de crédit à votre patron ?

— Monsieur le président, c'était visiblement dans mon emploi.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Eh ! dame, est-ce que je n'étais pas chargé de *dépouiller* la correspondance ?

Le pauvre D... s'est marié lundi dernier et pendu mardi.

On ne pouvait comprendre la cause de cet inexplicable suicide.

— Parbleu ! fit un plaisant, D... a voulu essayer tous les nœuds.

Un monsieur hèle, dans la rue, un fiacre qui file comme le vent.

— Voilà qui fera mon affaire, murmure-t-il.

Mais il n'est pas plus tôt dans la voiture que le cheval va au pas ou à peu près.

— Comment ! cocher, tout à l'heure, vous galopiez, et maintenant...

— Je vais vous dire ; tout à l'heure, mon cheval croyait aller à l'écurie.

— Eh bien ! vous pouvez le laisser dans cette erreur !

— Ah ! bourgeois, tromper mon cheval, jamais !

Petit catéchisme conjugal :

— Quel est le devoir d'un mari ?

— De plaire à sa femme.

— Quel est le devoir d'une femme ?

— De plaire.

UNE EXPLICATION CONSOLANTE



Barber. — Comment ? Elle vous refuse le salut ? Savez-vous que...
Parker. — Ça reviendra ; je lui expliquerai pourquoi j'ai été obligé de sortir avec vous.

Li accompagne maman chez le cordonnier. Celui-ci, pour pousser à la vente, exhibe une paire de souliers dont, dit-il, la princesse X... vient de lui commander dix paires.

Lili, tirant maman par sa manche :

— Maman... dis... combien de pieds elle a, la princesse ?

Découpé dans le rapport télégraphique, mais officiel, d'un officier de la marine de *Her Gracious Majesty*, sur la catastrophe du *Serpent* :

« Il y a trois survivants. Deux ont reçu de légères blessures et vont bien. Le troisième *survivant* est mort. »

La petite Lili raconte à son amie Jane qu'on vient de lui faire cadeau, pour son Noël, d'une poupée.

— Et puis, tu sais, c'est une poupée parlante.

— A ta place, j'aurais de la défiance... car, si tu fais quelques sottises, elle est capable d'aller tout raconter à ton papa.

Le médecin de l'avenir, par téléphone :

— Allô... allô !...

— Allô ?

— C'est bien vous, docteur ?

— Oui.

— Je suis malade.

— Toussez à l'appareil.

— Hum ! hum ! hum !

— Ça ne sera rien... Prenez des pastilles de chlorate... Tenez-vous chaudement... Je passerai vous voir tantôt.

— Merci.

OPINION D'UN CELIBATAIRE

Visiteur. — Il me semble que vous avez des jeunes gens bien intelligents dans votre classe.

Professeur. — Oui, tous, excepté le dernier du dernier rang. Il est si borné que je ne serais pas étonné de le voir arriver un jour pour m'annoncer qu'il vient de se marier.

CAUCHEMAR PLEBIEN

Du Val. — Je ne mange jamais de crêpes.

Dumont. — Et pourquoi ?

Du Val. — Trop lourd, cher ; donne le cauchemar, fait rêver de mes ancêtres.

Dumont. — Ah ! je comprends, vous n'avez jamais aimé votre grand père le fossoyeur.

LE FAUX COQ

Un jour certain coq allemand
Mit partout en émoi les poules.
Il prétendait, tout simplement,
Guérir ses frères et leurs poules
Du mal qui ronge leurs poumons
Quand ils ont la tuberculose ;
Enfin tout c'que, par des sermons,
Peut prouver un coq, ce coq l'ose.

Ce fut dans tous les poulaillers
Un kokoriko de louanges.
On l'acclamait sur les fumiers,
Sous les hangars, autour des granges.
On achetait aux plus hauts cours
Son portrait en cadre-peluche,
Tant des hautes et basses-cours
Ce coq devint la coqueluche.

Pendant un mois ce coq hardi
Vit venir à lui la volaille.
Du dimanche jusqu'au samedi
A ses genoux elle piaillait.
Des meilleurs blés, des meilleurs grains
On le comble, enfin on le gâte ;
Et pendant un mois, sans chagrins,
Ce coq vécut en coq en pâte.

Son remède est une liqueur
Les savants disent une lymphie
Qui, dit-il, rend la vie au cœur
Du coq épuisé par la nymphie.
Mais après les premiers essais
— Chez les poulets point on ne flâne
Des coqs sûrs de son insuccès,
Ce coq ouit le coq à l'Ane.

On dit : C'est un coq de clocher
Mis par son maître en évidence.
Inutile de plus chercher,
La preuve coule d'abondance.

C'est un vulgaire charlatan,
Vendant une drogue incongrue.
Mystérieux orviétan,
Un grand coq pour le coq'eigne.
D'abord il paraissait d'airain
Ce coq qui disait très facile,
Par son remède souverain,
De tuer le rongeur bacille.
Mais, hélas ! ce coq sans pareil,
Sur qui la gloire un instant neige,
Fondit sous les feux du soleil ;
Ce coq n'était qu'un coq de teigne.

Très envié le coq germain
Des découvertes *Pastorales*
Faites dans l'intérêt humain,
Sans nulles poses doctorales.
Mais il lui faut baisser le cou
Et s'en tenir aux seconds rôles,
Car il est faux le coq teuton ;
Le vrai coq c'est le coq des Gaulles !

(L. Tintamarre.)

LA GRANDE FAUTE

Louise. — Mais, papa, c'est un gentil garçon, plein de bons sentiments, remplissant ses devoirs religieux, qu'est-ce que tu as contre lui, pour dire non ?

Papa. — S'il avait donné un coup de pied dans un de tes chapeaux neufs, comme il en a donné un dans le mien, qui me coûtait \$\$, en faisant la quête, tu dirais : non encore plus fort que moi.

FORCE DE CARACTÈRE

Cocktail. — Depuis combien de temps avez-vous pris la tempérance ?

Bleurbaub. — Trois ans ; mais je sais m'arrêter de la tempérance quand je veux ; j'ai du caractère, moi.

APPELS EXTRÊMES

Bouleau. — Quoi de nouveau dans les journaux, ce matin ?

Rouleau. — Rien de particulier. Il y a un article de fonds qui fait un appel en faveur des Irlandais affamés et un autre qui nous apprend que les Yankees ont exterminé les Sioux, parce qu'ils mouraient de faim.

AU BON ENDROIT

Clara. — Oh ! que je suis heureuse de t'avoir rencontrée ! J'en ai long à te raconter.

Maud. — Et moi, donc ; si tu veux, viens avec moi au grand concert de Her Violonsteins, nous aurons le temps de tout nous dire.

SURE DE SON AFFAIRE



Le médecin. — Je vais maintenant vous servir une bouteille unique ; la seule qui existe à Montréal : un châteaui Lafite de 1810. (*Après avoir sa serrano*). Que nous apportez-vous là ?
Julie. — C'est le vin, monsieur : vous m'aviez dit de le servir chaud.

AU CYPRES

O funèbre cypres, qui du deuil est l'image,
Toi l'ami du tombeau, l'ombre de la douleur,
Daigne me recevoir sous ton épais ombrage,
Et sur mon front brillant épanche la fraîcheur.

Fuyant ce monde vain que méprise le sage,
Je viens de te montrer ce qu'il m'a fait au cœur.
Pour baigner de mes pleurs ton aimable feuillage,
Pour mêler ma tendresse à ta morne splendeur.

Quelquefois de la mort je crois voir passer l'ombre,
Et quoiqu'il est serain le jour me semble sombre
Tout mon malheur est grand ! tant j'éprouve de maux !

O ma tige sacrée, o bois que je révère,
Dissipe mon chagrin, adoucis ma misère,
Et pour voir le ciel pur écarter les rameaux.

Jos Dyorst.

Montréal, 12 janvier 1891.

PINCÉE DE CONSEILS

CONTRE LES CRAMPES

Si vous avez des crampes aux pieds ou à la jambe, pressez de suite la partie affectée d'une main forte et maintenez votre poigne solidement l'espace d'une minute ou deux.

Lorsque la crampe prend, les muscles se contractent, mais la contraction ne peut se faire, si on serre suffisamment. Un monsieur, qui souffrait beaucoup de crampes dans les jambes, bonifia cette idée, en se faisant faire un bandage, avec une boucle au bout. Lorsqu'il sentait venir la crampe, il serrait son bandage autour de la jambe, aussi fortement qu'il pouvait l'endurer, et il empêchait par ce moyen la crampe de se faire sentir.

CONTRE LES ACCIDENTS DE PHARMACIE

Les Pharmaciens viennent enfin de trouver du nouveau, sur l'étiquette des prescriptions de poison ; ils inscrivent le nom de l'antidote à employer et les moyens de s'en servir, pour combattre les effets du poison, qu'il soit pris par pur accident, comme cela arrive malheureusement trop souvent, ou qu'il le soit avec préméditation. Ce sont des pharmaciens de Birmingham, qui ont introduit ce système, excellent du reste, s'il faut s'en rapporter à un fait tout récent.

Une femme but un poison mortel et en informa son mari quelques minutes après.

Le médecin fut mandé en toute hâte, mais il est tout probable que la femme serait morte avant son arrivée, si le mari n'avait jeté les yeux sur la bouteille qui contenait le poison ; et il lut sur l'étiquette l'antidote qu'il fallait administrer. Il s'empressa de suivre en tout point les directions écrites et il eut le bonheur de sauver sa femme sans le secours du médecin. La prescription, dans

le cas qui nous occupe, se lisait comme suit : "Mélangez ensemble de la craie et de l'eau, du lait et de la magnésie, ou du carbonate de soda et de l'eau et faites boire en attendant l'arrivée du médecin."

POUR EMBELLIR LA PEAU

Pour avoir les mains blanches, lavez-les tous les soirs dans de l'eau très chaude, avec du savon de première qualité et baignez-les comme il faut ; séchez-les ensuite doucement avec un essuie-main mou, frottez légèrement avec de l'huile d'olive et passez une paire de gants. Continuez de la sorte pendant deux semaines, et, après ce temps, le bain chaud seul suffira pour maintenir leur blancheur. Pour assouplir la peau et la rendre douce, il est bon d'avoir sur sa table de toilette de la pâte d'amande sèche ; on s'en met une cuillerée dans le creux de la main, en l'humectant, puis on frotte le dessus de l'autre main exactement comme si c'était du savon.

Lavez-vous ensuite les mains et vous les trouverez d'une douceur délicieuse au toucher.

CONTRE LES ACIDITÉS DE L'ESTOMAC

C'est à tort que l'on se sert de soda pour les acidités d'estomac. Un contre-acide est préférable, et un petit citron, ou de l'acide citrique, servi à propos, fera disparaître le malaise avec autant d'efficacité que tout autre remède. Dans certains cas, il est bon de se servir de temps à autre d'un peu de sucre et d'eau froide, puis alternativement. Quelquefois aussi, l'eau chaude est ce qu'il y a de mieux.

Quelquefois aussi, un linge chaud, appliqué sur l'estomac, guérit le mal. De l'acide citrique pris avant les repas est excellent pour empêcher les brûlements d'estomac. Règle générale, les acides diminuent les sécrétions acides du corps et en augmentent les alcalines.

Lorsque l'on emploie des acides pour combattre la dyspepsie, il faut les prendre avant le repas.

CONTRE LES YEUX AU BEURRE NOIR

Pour empêcher la peau de se décolorer, après une contusion, baignez-la immédiatement avec de l'eau chaude, ou appliquez sur la partie malade un peu d'empois sec ou d'*arrow-root* légèrement humecté avec de l'eau froide.

POUR RECONSTITUER LE SYSTÈME NERVEUX

Pour remettre des nerfs épuisés et donner de la force au corps fatigué, mêlez dans votre bain une once de sel ammoniac contre un seau d'eau. Un pareil bain rend la peau ferme et polie comme le marbre ; il nettoie le corps et enlève toutes sortes d'odeurs.

A PROPOS DE VERRES DE LAMPES QUI FUMENT

Lorsque les globes de lampes sont noircis par la fumée, trempez-les dans de l'eau chaude, dans laquelle vous mettrez un peu de sel de soude.

Mettez ensuite un peu d'ammoniac dans un autre bain d'eau chaude, trempez les verres et frottez vite avec une brosse dure. Rincez à fond et asséchez avec un linge.

POUR REPRISER LES GANTS DE KID

Le fil de coton est préférable

à la soie pour reprendre les gants de kid ; les reprises se font moins voir.

Un journal de Bijoutiers mentionne la recette suivante pour nettoyer les argenteries claires.

1o Faites dissoudre dans une pinte d'eau un morceau de savon trois fois la grosseur d'une noix ? Ajoutez un verre à vin d'ammoniac et faites bouillir à toute vapeur.

2o Faites dissoudre dans un second vaisseau un morceau de Cyanure de potassium deux fois la grosseur d'une noix dans une pinte d'eau, et faites chauffer.

Direction : Lavez le morceau d'argenterie dans la solution No. 1, rincez dans l'eau bouillante, et plongez-le dans la solution No 2. Rincez de nouveau dans l'eau bouillante, et lavez une seconde fois avec de la solution No 1. Rincez de nouveau dans l'eau bouillante et séchez le morceau dans du bran de scie chaud ou avec un linge. Les ouvrages oxydés ne doivent pas être soumis à ce traitement.

POUR CONNAITRE LES BONNS CHEVAUX

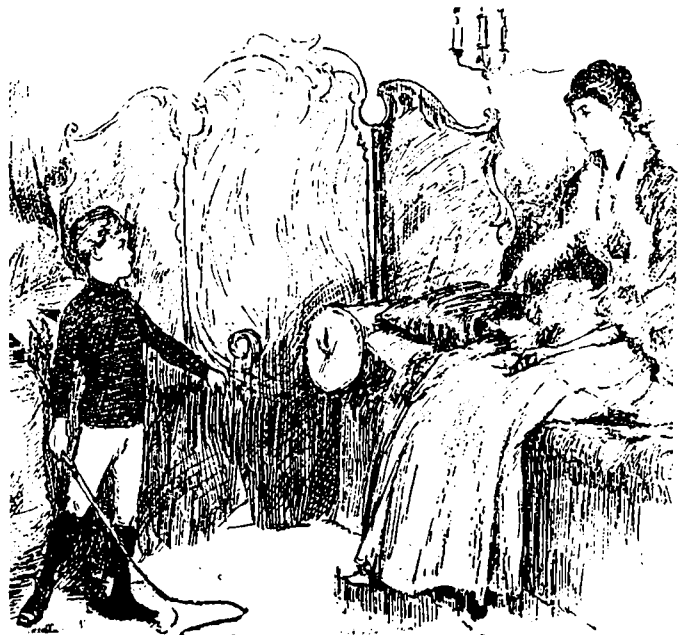
Les chevaux à tête large sont les meilleurs. Dans la cavalerie, on a constaté que les chevaux qui avaient le front large apprenaient l'exercice plus vite que les autres. Un monsieur qui a mesuré la tête de ses chevaux de course, a constaté que leur intelligence et leur bon sens sont en proportion de la largeur de la tête.

CONTRE LE MAL DE MER

L'ascenseur des temps modernes a le désavantage d'indisposer certaines personnes, lorsqu'on l'arrête subitement, tout comme le mal de mer. Pour les personnes délicates, l'ascenseur est loin d'être un bienfait. Il ne faut pourtant pas trop s'en prendre à ce pauvre ascenseur d'une si grande commodité dans les bâtisses élevées ; il y a remède pour tout.

Le malaise qu'on y ressent, est produit en vertu de la même loi qui précipite par terre toute personne qui descend d'un char en mouvement en sens inverse. L'arrêt de l'ascenseur cause une espèce de vertige et parfois un dérangement d'estomac. On dirait que les organes internes cherchent à monter dans la bouche. La raison est que toutes les parties du corps ne s'arrêtent pas simultanément. Les pieds, touchant au plancher du char, s'arrêtent naturellement avec lui, tandis que les autres portions du corps continuent à mouvoir. Il n'y aurait pas de malaise si tout le corps pouvait être arrêté en même temps que les pieds. Pour obtenir ce résultat, vous n'avez qu'à placer votre tête et vos épaules fermement appuyées contre les parois de l'ascenseur.

POURVU QU'ON N'ENTENDE PAS



Tommy. — Maman, veux-tu que j'aille jouer au vélo avec le petit garçon d'en haut ?
La maman. — Jour de Dieu, non ! Mais tu peux jouer tant que tu voudras avec celui d'en bas.

LE DERNIER PARI DE VAN PROUTH

(Suite.)

III

Depuis lors, il faut bien le reconnaître, Van Prouth paria moins souvent. Sa comparaison devant l'autorité lui avait donné à réfléchir ; et puis, il trouvait décidément que cette vie d'aventures, avec ses émotions continuelles, arriverait à compromettre sa gravité. Si bien qu'un jour, rompant avec ses terribles habitudes, il résolut de devenir un homme sérieux.

Ah ! ce n'était pas une petite affaire. Jamais le démon du pari ne le harcela autant que depuis ce jour-là. Aussi, pour tenir sa promesse, prit-il des mesures énergiques, évitant les quartiers fréquentés, ne paraissant que rarement au cercle. Seulement la rareté de ses visites augmentait tellement l'attrait de sa présence, que lorsqu'il y reparaisait, après une longue absence, les acclamations redoublaient, le succès devenait fantastique, et insensiblement, grisé par le bruit de sa propre renommée, Van Prouth revint à ses funestes habitudes... et paria de nouveau.

Cette fois, pourtant, il faut avouer que sa défaite eut une excuse. Il fut provoqué à parier.

Il était assis devant une grande chope de faro, à la taverne des Ermites — un estaminet perdu dans un faubourg de Bruxelles. — Seul à sa table, il lisait son courrier. Dans le café, peu de monde. Mais, à une table voisine, deux individus accoudés causaient, parlant bas comme s'ils eussent craint d'être entendus.

Tout en causant, ils paraissaient observer attentivement Van Prouth, qui était toujours plongé dans la lecture de son journal.

— Eh bien, disait l'un des deux consommateurs, es-tu toujours bien décidé à faire le coup ?

— Comment donc ! plus que jamais, répondit l'autre ; ce sera une affaire superbe. Un homme comme celui-là doit être riche... — C'est que...

— Allons donc ! tu as toujours peur, toi. Je te dis qu'il n'y a rien à craindre.

— Et pour qui nous ferons nous passer, en nous présentant à lui ?

— Pour des propriétaires, parbleu ! Ah ! te voilà bien embarrassé !

— Soit ; allons !

Au même instant, ils se levèrent et s'approchèrent du célèbre parieur.

— Pardon, Monsieur, dit l'un en se découvrant, n'est-ce pas à M. Van Prouth, que nous avons l'honneur de parler ?

Van Prouth releva la tête.

— A lui-même, fit-il en posant son journal.

L'un des inconnus poursuivit :

— Je crois avoir entendu, tout à l'heure, prononcer votre nom... et je me suis permis...

— Parfaitement ; vous avez bien fait, dit Van Prouth.

— Nous nous demandions, mon ami et moi, si c'était bien ce Van Prouth qui s'est rendu célèbre par ses paris.

— C'est bien le même, répondit notre homme, très flatté !

Rassurés par cet aimable accueil, les deux inconnus prirent place en face de lui et se penchèrent, les coudes sur la table, pour lui parler de plus près.

— Le Van Prouth qui a escaladé extérieurement la cathédrale de Bruxelles ? reprit l'un des deux amis.

— Parfaitement.

— Et qui a avalé, fit l'autre, douze chopes de faro, pendant que l'horloge sonnait midi ?

— Pardon, minuit... Oui, Messieurs, c'est bien moi...

— Et qui a fait en douze heures la traversée à la nage de Calais à Douvres ?

— Douze heures moins dix-neuf minutes, en effet...

— Qui a donné son nom à cette pâtisserie exquise qu'on appelle *Pâtisserie Van Prouth* ?

— Je vois, Messieurs, que vous me connaissez...

— Le même qui a eu cette aventure singulière au sujet d'une rencontre sur un trottoir avec un Anglais...

— Que j'ai dû tuer aux trois quarts, afin de poursuivre ma route... C'est bien moi !

— Qui vient enfin de jouer un si joli tour aux paroissiens de Sainte-Gudule ?

— Mon Dieu, oui !

Et enflé par tant de célébrité, Van Prouth, avec une fierté de paon qui fait le beau, demanda :

— Pourrais-je savoir, Messieurs, à qui j'ai l'honneur de parler ?

Les deux amis s'inclinèrent respectueusement :

— C'est trop juste ! dirent-ils.

Alors, l'un d'eux présentant l'autre :

— M. Van den Garten, propriétaire hollandais, fit-il.

— M. Pankouk, propriétaire non moins hollandais, dit l'autre en désignant son voisin.

— Alors, deux compatriotes ? fit Van Prouth en souriant.

— Justement ! répondit M. Van den Garten.

Et il ajouta :

— Nous avons beaucoup entendu parler de vos paris et nous désirons vivement faire votre connaissance.

Pour cimenter tout de suite la sympathie, il tendit la main à Van Prouth, appela le garçon et le pria de renouveler les consommations.

— Ah ! c'est vous M. Van Prouth ! reprit l'un des hollandais émerveillé, après un moment de silence.

— Eh oui ; c'est moi !

— Et vous pariez toujours ? demanda M. Van den Garten.

Van Prouth recula sa chaise, étendit le bras sur le dossier d'un siège

voisin, et prenant son attitude de causeur familier, répondit :

— Ma foi, je vais vous dire : depuis l'histoire de la cathédrale, je me retiens un peu. Ce pari là a fait du tapage.

— Il y avait de quoi ! fit M. Pankouk avec un sourire.

— L'autorité s'est émue.

— Diable ! Comment cela ?

— Oui ; le bourgmestre m'a fait venir à la maison commune, et m'a presque arraché la promesse...

— De ne plus

parier ? demanda vivement M. Pankouk ; serait-ce possible ?

— Hélas ! soupira Van Prouth.

— Ah ! c'est regrettable ! murmura M. Van den Garten.

Les deux hollandais se regardèrent, comme désappointés.

— Pourquoi donc, Messieurs, demanda Van Prouth ; est-ce que vous auriez l'intention... ?

— Tenez, nous serons francs avec vous, reprit M. Van den Garten. Vous n'ignorez pas que les grandes réputations ont leurs inconvénients. Les succès de Philidor ont ému bien des joueurs d'échecs. Eh bien ! en entendant parler de vos prodigieux paris, nous nous sommes émus, nous aussi.

Van Prouth laissa retomber sa chaise sur ses pieds de devant, et regardant les deux amis d'un air de triomphante satisfaction :

— Comment, Messieurs, s'écria-t-il, seriez-vous aussi des parieurs ?

— Justement ! répondit M. Van den Garten, des parieurs intrépides ; et nous avons pensé que peut-être, vous nous feriez l'honneur de vous mesurer avec nous.

Ce fut, chez Van Prouth, un réveil instantané de toute sa passion de jouer. Songez donc ! Etre insensiblement amené à parier au cours d'un entretien ou d'une discussion, c'est banal ; mais la pensée que Van Prouth avait avec lui des parieurs de profession, des gens que sa réputation avait troublés au point de leur faire faire le voyage de Bruxelles, cette pensée, disons-nous, alluma tout de suite sa surexcitation.

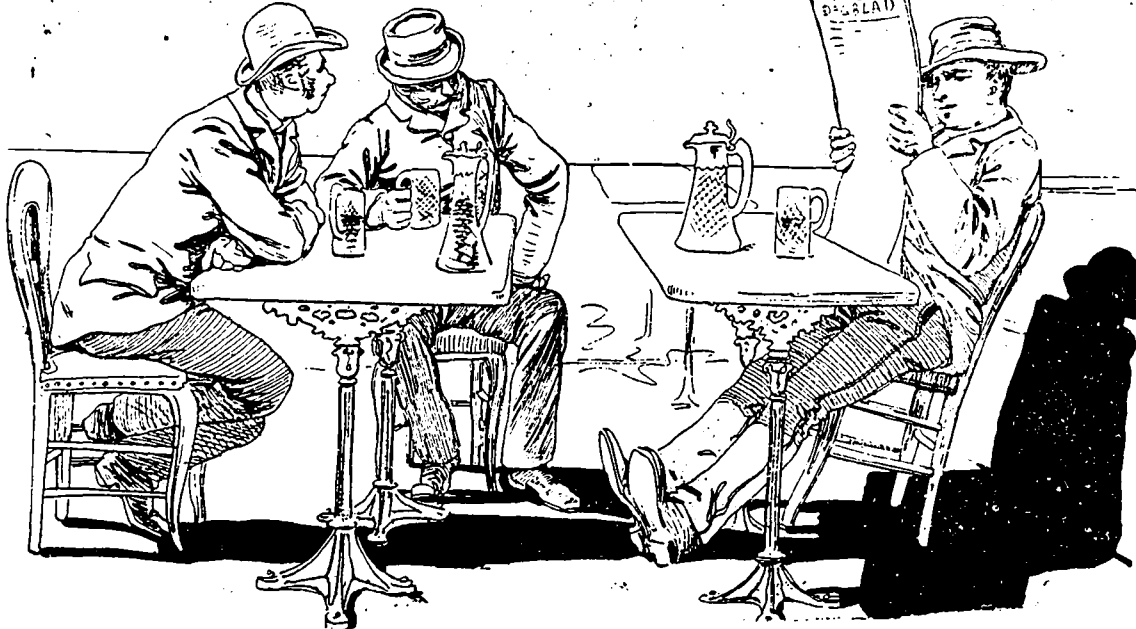
— Ah ! écoutez, s'écria-t-il, sans le bourgmestre...

— Bah ! le bourgmestre ! répétèrent les autres avec une sorte de dédaigneuse indifférence ; voilà plus de deux mois que la chose est passée ; il l'aura oubliée.

— Il y a prescription ! observa plaisamment M. Pankouk ; et puis, il ne s'agit plus, cette fois, d'empêcher les paroissiens de Sainte-Gudule de se rendre à la messe.

— Ni d'immobiliser le battant d'une cloche, ajouta M. Van den Garten.

— D'autant plus que la tentative ne vaudrait pas la peine d'être renouvelée, dit à son tour Van Prouth, qui commençait à glisser sur la pente où



l'attiraient les deux hollandais. Ce sont là des paris de jeune homme, des paris d'essai.

Il s'arrêta un instant, l'air songeur ; puis reprit :

— Il faudrait quelque chose d'un peu moins ordinaire.

— Nous sommes à vos ordres ! répartirent les deux amis.

Parbleu oui ; ils l'étaient à ses ordres. Van Prouth le savait fort bien ; et la proposition était tentante. Mais voilà ; il avait promis au bourgmestre de ne plus parier. Il se trouvait en quelque sorte lié par cet engagement. Aussi à mesure que les deux hollandais insistaient davantage, entendait-il au dedans de lui-même, comme une voix — la voix du magistrat municipal — qui lui criait de toute sa puissance : " Van Prouth, tu as promis ; ne parie pas ; il t'arrivera malheur... "

Mais l'occasion était si belle, si séduisante !

— Bah ! pensa-t-il, ce sera la dernière fois...

— Eh bien, voyons, Messieurs, que parions-nous ? s'écria-t-il au bout d'un instant, en paraissant sortir d'une profonde rêverie.

A ce mot de pari, prononcé à voix haute, les buveurs de l'estaminet qui observaient Van Prouth, relevèrent la tête. On les entendait chuchoter : un pari. Van Prouth va parier !

MM. Van den Garten et Pankouk, eux, purent un peu gênés. Ils échangeèrent un coup d'œil rapide, puis revinrent à la question de Van Prouth.

— Ma foi, répondirent-ils, nous parierons ce que vous voudrez !

Dans le feu de l'entretien qui s'anima, Van Prouth se révélait tel qu'il était, avec ses enthousiasmes, ses défis héroïques, ses expansions débordantes, ses élans impétueux, vraiment extraordinaires chez un homme du nord. On eût dit d'un méridional loquace et hableur. Sa nature reprenant le dessus, il considérait comme une humiliation de ne pas accepter la proposition de ces deux hollandais. D'ailleurs, il estimait qu'il ne pouvait pas, lui, parieur de profession, repousser, sans honte, une gageure présentée dans de telles conditions. C'était un devoir pour lui de l'accepter. Il se sentait même plus que jamais en état de soutenir un pari, quel qu'il fût.

Alors, dans un accès de bruyante gaieté, il monta sur la table, comme un pitre qui surgirait pour commencer son boniment, et il pérorait au milieu du cercle des buveurs qui s'étaient rapprochés pour ne pas perdre une seule de ses paroles, attirés par l'expression de ses traits, entraînés par l'énergie de ses gestes et la sonorité péçante de sa voix.

— Oui, Messieurs, criait Van Prouth, enlevé par une faconde charlatanesque, j'accepte le pari, celui-là, et d'autres, et tous ceux qu'on voudra me tenir, les paris les plus périlleux, les plus romanesques, les conditions les plus déconcertantes et les plus difficiles. Ah ! l'on vient se mesurer avec Van Prouth, avec le grand, le célèbre Van Prouth, eh bien ! Van Prouth saura rester à la hauteur de la réputation qu'il a conquise. Il saura prouver qu'il peut tenir tête à toutes les gageures, à tous les défis. Oui, tel que vous le voyez ici, il est prêt à tout entreprendre, dût-il parier, si on l'en défiait, de transporter sa propre maison de la rue sur la voie publique.

On dut arrêter Van Prouth. Il était trop éloquent. Dans son élan oratoire, grisé par ses propres paroles, il allait, allait toujours, s'abandonnant à des témérités de langage.

Le pari de transporter sa maison sur la place de la Monnaie sembla, du reste, suffisamment hardi, pour qu'on ne lui en demandât pas davantage. On se défiait. C'était la première fois que Van Prouth perdait la confiance de ses admirateurs.

— Ah ! s'écria-t-il, encore plus excité par ce doute, vous ne paraissez pas convaincus de mon adresse et de ma puissance ; eh bien, je tiens plus que jamais mon pari... Allons, Messieurs, que pariez-vous ? Énoncez vos enjeux : moi je fais le pari de transporter ma maison sur la place ; je le tiendrai, et pas plus tard que demain... Je commencerai avec le jour...

Les deux hollandais saisirent l'occasion au vol.

— Certes, Monsieur Van Prouth, dit M. Van den Garten, nous autres, nous ne doutons pas un instant de votre valeur. Nous sommes persuadés que vous tiendrez votre pari — véritablement original — nous devons l'avouer. Mais qu'il nous soit permis d'abord de vous donner un aperçu de nos gageures. Nous vous faisons le pari, mon ami et moi, puisque vous voulez transporter votre maison sur la place — de déménager tout ce qu'elle contient, et cela — je vous prie de bien faire attention à cette particularité, car c'est là le point difficile et curieux du pari, — cela sans que personne de la maison ne s'en doute.

Un rire homérique accueillit cette proposition.

— Ils se moquent de nous, disait-on.

Un habitué de la taverne déclara :

— C'est impossible.

Près du groupe de curieux, le brasseur, sa serviette sous le bras, restait stupéfait.

— Ça, par exemple, murmura-t-il, ça n'a encore jamais été fait.

M. Van den Garten ajouta :

— Oui, Messieurs, vous entendez bien, nous parions que Mme Van Prouth, qui devra être chez elle, pendant que nous opérerons, ne s'apercevra de rien...

Tous les buveurs de l'estaminet échangeèrent un regard de stupéfaction,

où se mêlait un peu d'incrédulité. L'un d'eux s'adressant à Van Prouth, qui dit, en clignant de l'œil d'un air de défi :

— Eh bien, est-ce que vous tenez ce pari ?

Notre homme bondit sur place ; et, les poings au ciel, avec une exaltation extraordinaire, il répondit :

— Comment si je le tiens, mais plus que jamais ! Laissez-les faire ; je n'y connais. Ils se vantent. C'est moi qui vous le dis. Du reste, je connais ma femme. Au premier bruit, elle poussera des cris de paon. Car, il est bien entendu, n'est-ce pas, Messieurs, ajouta-t-il à voix haute, que préalablement, vous n'aurez exercé sur elle aucune influence, ni en la magnétisant, ni en l'endormant, ni par toute autre manière.

— Ah ! Monsieur Van Prouth, s'écria M. Pankouk, nous sommes comme vous des parieurs de profession ; mais comme vous aussi nous sommes honnêtes. Et je pense que vous ne nous jugez pas capables...

— Naturellement, Messieurs.

— Dans ce cas tenez-vous le pari ?

— Certes.

— Il est bien entendu, reprit M. Van den Garten, que pour avoir gagné, il faut que le déménagement se fasse pendant que Mme Van Prouth sera dans ses appartements et qu'elle ne se doute de rien.

— Soit ! fit Van Prouth.

Il se tourna vers les assistants et leur dit :

— Messieurs, je vous prends à témoins, c'est entendu. Seulement, je dois vous prévenir, continua-t-il en se tournant vers les deux hollandais, que j'ai une bonne extrêmement vigilante et que...

M. Pankouk l'interrompit d'un geste.

— Vous pensez bien, dit-il d'un air capable, que si nous nous sommes permis de nous mesurer avec M. Van Prouth, c'est que nous nous sentions capables de tenir un pari digne de lui.

— C'est très flatteur, répliqua Van Prouth. Je puis accepter loyalement, sûr que vous ne m'épargnerez pas quand viendra mon tour.

A ce moment, des consommateurs las de la discussion, et pressés sans doute de partir, crièrent dans l'estaminet :

— Et l'enjeu ? Fixez l'enjeu !

Van Prouth imposa solennellement silence.

— Messieurs, je parie cinq cents louis...

Il tendit la main à ses adversaires. Les deux hollandais la frappèrent en signe d'adhésion.

— Accepté ! dirent-ils.

— Et à quand le pari ?

— A demain soir, huit heures. Cela vous va-t-il, Monsieur Van Prouth ?

— Votre heure est la mienne.

Là-dessus chacun se sépara très intrigué !

Ainsi les conditions étaient bien réglées. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Le lendemain à huit heures du soir, MM. Van den Garten et Pankouk devaient déménager le mobilier de Van Prouth, tout, tout, jusque au moindre bibelot, à l'insu même des gens qui se trouveraient dans l'appartement. C'était d'une audace prodigieuse, incroyable même. Mais M. Van Prouth avait accepté sans hésiter. Pourtant cela le taquinait un peu de soutenir une telle gageure, surtout au mépris de la parole donnée au bourgmestre. Peut-être y avait-il quelque chose là-dessous, un piège qu'on lui tendait...

En quittant la taverne des *Ermités*, il s'éloigna tout absorbé.

— Aurais-je trouvé mes maîtres ? pensait-il : cela me paraît difficile ; car enfin la Hollande n'est pas le pays des parieurs de profession. Ces deux individus se targuent peut-être de farceurs.

Et imbu de cette idée, Van Prouth reprit le chemin de sa demeure.

Moins expansifs que lui, et surtout plus prudents, les deux hollandais s'étaient prestement esquivés de l'estaminet. Chemin faisant, ils parlaient du pari et concertaient leurs moyens d'action, non pas précisément pour gagner leur pari, mais pour réussir dans leur dessein. Car ils en avaient un, que personne assurément, pas même Van Prouth, ne soupçonnait.

— Eh bien, je crois que nous le tenons, disait Pankouk : mais maintenant il faut agir, et agir avec adresse.

— Voyons, entendons nous bien, répliquait Van den Garten : toi tu descendras les menus meubles, les objets sans valeur, les chaises dépaillées, pendant que moi je ferai le reste.

— Soit.

— De cette façon, tu me donnes le temps de tout voir. Au signal donné, tu me rejoins et l'affaire est faite.

— Mais l'issue ? demanda Pankouk, un peu inquiet. Es-tu sûr qu'il y ait une double sortie ?

Van den Garten eut un geste qui rassura son ami.

Aie pas peur ! fit-il, en étendant la main et en clignant de l'œil. J'ai pris mes renseignements. La porte existe.

— Et la clé ?

— Nous en aurons une.

Et frappant sur l'épaule de Pankouk, auquel il montra une liasse de clés qu'il venait de tirer de sa poche :

— Avec cette petite provision, fit-il, on ouvre toutes les serrures. C'est un laissez-passer officiel. Tu peux avoir confiance ; nous allons l'enfoncer l'ami Van Prouth. A malin, malin et demi...

Et ils éclatèrent de rire.



Certes, il aurait été à souhaiter pour Van Prouth, que les deux amis se fussent plus tôt révélés à lui ; car il était bien évident, d'après l'échange de paroles que nous venons de rapporter, que les intentions des deux hollandais n'étaient pas très pures. Il n'apparaissait pas qu'ils dussent atteindre leur but par des moyens bien loyaux. Mais notre fameux parieur ignorait tout cela. Arrivé chez lui, il parvint à dissiper ses craintes, persuadé que ces deux habileurs s'étaient bornés à faire étalage de vantardise.

Toute la nuit, il rêva de son pari. Il crut voir des montagnes d'or s'ébranler toutes seules et venir à lui en roulant des lingots gigantesques. C'était le prix de la gageure.

Le lendemain, encore sous l'influence de cet heureux songe, il se disposait à sortir, quand un homme l'arrêta sur la porte.

—M. Van Prouth, s'il vous plaît ?

—C'est moi.

—De la part de M. le bourgmestre, c'est très pressé, ajouta le commissaire en lui tendant une lettre.

A ces mots, Van Prouth prit la lettre et resta interdit.

—Comment ! pensa-t-il, encore le bourgmestre ? Aurait-il appris ?

Eh oui ! Van Prouth avait trop parlé, la veille, à l'estaminet. La nouvelle de son pari s'était éventée ; et tout le monde savait à présent dans la ville, qu'il allait se mesurer avec deux hollandais, en leur tenant un pari encore plus extraordinaire que les précédents.

Le bourgmestre le convoquait et l'attendait avec impatience.

—Eh bien, M. Van Prouth, que vient-on de me dire ?

—C'est bien cela ! pensa notre homme, qui resta muet comme un poisson.

Le bourgmestre reprit :

—J'apprends que vous avez engagé un nouveau pari ?

—Je l'avoue, Monsieur le bourgmestre ! répondit Van Prouth après une longue hésitation.

—Eh bien... Et vos engagements ?

—Certainement : je vous avais promis de ne plus parier, murmura Van Prouth, et j'étais alors bien décidé à tenir ma promesse...

Le magistrat municipal sourit doucement.

—Mais pensez donc ! poursuivit Van Prouth en se levant, cette fois, c'est plus qu'un pari. C'est un défi... Un défi jeté à ma réputation, une atteinte à mon avenir, à mon honneur, à ma dignité, à ma gloire !... Reculer, c'eût été nier tout mon passé illustre. C'eût été pour moi un effondrement, un désastre...

Il avait prononcé ces derniers mots avec l'accent du désespoir, transporté en quelque sorte par la révolte de ses sentiments. Et il allait, venait, dans le cabinet du bourgmestre, marchant à pas précipités et gesticulant comme un possédé.

—Voyons, voyons, Monsieur Van Prouth, calmez-vous. Je comprends, sans doute, qu'une capitulation de ce genre soit pénible pour vous, Mais aussi, songez donc ! vous allez troubler la sécurité publique ?

—La sécurité publique ? Jamais, Monsieur le bourgmestre.

—N'avez-vous pas expliqué que vos partners devaient déménager vos meubles et les déposer dans la rue ?

—Sans doute ; ce sont-là même les conditions du pari.

—Eh bien, vous allez encombrer la voie publique, empêcher la circulation, amasser des curieux... Monsieur Van Prouth, en voilà assez pour faire une émeute.

—Oh ! Monsieur le bourgmestre, me prenez-vous pour un conspirateur ?

—Sans compter que vous pouvez vous faire voler.

—Oh ! quant à ça, je n'ai aucune crainte. J'ai affaire à des rentiers, deux hommes honnêtes.

—On ne sait jamais... Car enfin, vous êtes riche... Vous avez des valeurs, des objets d'art. Tout cela va être à la merci des passants ?

—C'est pourtant vrai, fit Van Prouth, que l'éloquence du bourgmestre semblait convaincre, je n'y avais pas pensé. Cependant en conscience, puis-je reculer ?

—Il est toujours temps d'éviter une sottise...

A ce mot de sottise, Van Prouth bondit sur place.

—Une sottise, Monsieur le bourgmestre, vous appelez cela une sottise ? Ah ! pour traiter ainsi le pari, il faut bien que vous n'ayez jamais parié.

—Ma foi, non ; et je vis très heureux quand même !

—Mais réfléchissez donc, Monsieur le bourgmestre, ce pari là n'est pas un pari ordinaire. C'est un pari patriotique, national. Je suis bien sûr que j'aurais même l'approbation du Roi, si Sa Majesté daignait s'occuper de mes affaires... Car je parie avec des étrangers. Il y va non seulement de ma réputation ; mais de l'honneur de mon pays, du Royaume tout entier...

Van Prouth en était arrivé à un état d'exaltation effrayant. Il houlculait les chaises, s'arrachait les cheveux.

Le bourgmestre comprit que s'il ne faisait pas quelque concession, son pauvre administré allait sortir chauve de la Maison Commune.

—Voyons, Monsieur Van Prouth, lui dit-il, si vous me promettez, mais sérieusement cette fois, que ce sera votre dernier pari ?

Fou de joie, le célèbre parieur allait sauter au cou de son interlocuteur.

—Oh ! je vous le promets, Monsieur le bourgmestre, je vous le jure : ce sera mon dernier pari. C'est bien fini. Et même, non seulement je ne parierai plus ; mais pour perdre mes habitudes de désouvement, je m'occuperai, j'entrerai dans l'administration, voulez-vous dans l'enregistrement ?

—Nous allons arranger ça.

—Ah ! que vous êtes bon !

—Et autant pour sauvegarder vos propres intérêts que pour assurer la tranquillité de la municipalité, je vous enverrai demain un détachement de sergents de ville. Du reste, il y a précisément un bal de nocces, vis-à-vis chez vous, à l'hôtel de Flandre, et l'intervention de la police aura ainsi une double utilité.

Van Prouth allait se traîner aux genoux du magistrat.

—Allons, relevez-vous ! fit l'officier de l'état civil : et tenez votre promesse.

—Je vous le jure, Monsieur le bourgmestre.

Le magistrat tendit la main à son administré. Van Prouth le remercia une dernière fois et sortit.

(A suivre.)

PAUL BONHOMME.

UN NOUVEAU JEU

Il s'appelle *britch* et est en vogue, en ce moment, dans les cercles les plus aristos de Paris. Il est aussi mouvementé et aussi amusant que l'était le *boston* d'autrefois. Comment il se joue, le voici, mais cette explication ne sera comprise que des joueurs de *whist*, avec lequel le *britch* a beaucoup de rapports :

Tout d'abord, le principe du *britch* est que le donnant indique l'atout, inspection faite de son jeu. Cette désignation a une grande importance, car la levée diffère sensiblement de valeur selon l'atout. Celle de cœur vaut huit points ; celle de carreau, six ; celle de trèfle, quatre ; celle de pique, deux. De plus, quand, après avoir regardé le jeu, il vous semble que vous "avez beau jeu" à presque toutes les couleurs, vous avez le droit et même le devoir de dire : sans atout. Vous jouez alors comme au piquet, et la levée compte douze points.

Le "robre" se fait en trente points, et il se joue en deux ou trois manches, c'est-à-dire qu'il y a une belle au cas où chacun des camps a gagné une manche.

Quand le donnant n'est pas content de son jeu, il passe parole à son partenaire, qui désigne

l'atout à sa place, puis abat son jeu—après, cependant, que le joueur placé à la gauche du donnant a lancé sa première carte—qui n'a plus le droit d'intervenir même pour le plus léger conseil.

Cette désignation de l'atout constitue un avantage très appréciable et dont, au surplus, chacun des quatre joueurs profite tour à tour ; mais il peut se faire que les adversaires du donnant et de son partenaire aient beau jeu également, soit en atout, soit en cartes. En ce cas, ils ont droit de dire : contre. Le *contre* double la valeur des levées. A cœur, par exemple, une levée de contre coûte ou rapporte seize points. Deux levées, par conséquent, assurent le gain de la partie, qui est, comme je l'ai dit, en trente points. Le *contre* peut être surenchéri par des *surcontres*, et cela à l'infini. Le *surcontre* quadruple le prix de la couleur.

Le *chelem* vaut quarante points, et le petit *chelem* vingt.

Au *britch* il y a les mêmes honneurs qu'au *whist* ordinaire à quatre, plus le dix. Leur valeur est calculée ainsi qu'il suit : trois honneurs rapportent autant que deux levées, et quatre honneurs autant que quatre levées. Ainsi, en cœur, trois honneurs valent seize, quatre honneurs trente-deux ; quatre honneurs dans

la même main, à cette même couleur, valent soixante-quatre et, si on peut ajouter le cinquième dans une autre main, soixante-douze.

Un point important à noter, c'est que les honneurs ne comptent point pour le gain de la partie. On se borne à les additionner, après le coup, au profit du gagnant. Il n'y a que les levées dont la somme puisse former les trente points nécessaires pour gagner. On déduit les points et les honneurs du perdant et on ajoute une queue de cent points. Si un des joueurs n'a pas d'atout, il y a ce qu'on appelle *chicane*. Cette indigence procure une compensation. La *chicane* réduit d'un degré les honneurs de l'adversaire et augmente ceux du partenaire dans la même proportion.

Tels sont les principes essentiels du *britch* ; quant à la façon de le jouer, il va sans dire que les bons joueurs de *whist*, surtout au mort, se l'assimilent très vite.

L'humanité se compose de trois sortes d'êtres : ceux qui veulent, ceux qui ne veulent pas et ceux qui ne peuvent pas. Les premiers réussissent en tout ; les seconds s'opposent à tout et les troisièmes échouent partout.

LE PRINCE ET LE PAYSAN

Un prince allemand faisait son voyage de noces, en compagnie, bien entendu, de la princesse, sa femme.

L'heureux couple traversait, incognito, la Forêt Noire, si renommée pour la grande beauté de ses sites charmants. Ils cheminaient à petites journées, ne manquant jamais l'occasion de se reposer au moindre petit village qu'ils rencontraient sur leur parcours, pour jouir à leur aise et loin des regards incommodes, de leur nouveau bonheur et des sites pittoresques de ces différents endroits.

Assis, un jour, à l'ombre d'un arbre sur le bord du chemin, le prince, comme le plus commun des mortels en pareille circonstance, avait passé son bras autour de la taille de la princesse et l'attirant doucement à lui, murmura d'un ton passionné, en regardant le ciel :

— Je ne crois pas, ma bien-aimée Louise, qu'il y ait au monde deux êtres aussi heureux que nous.

Sa femme le remercia d'un chaud baiser et se répandit aussitôt en mille conjectures sur la possibilité de vivre à deux dans une chaumière, avec de minces appointements et être aussi heureux que si on habitait un palais magnifique, avec un revenu princier. Comme pour lui donner la réplique, un paysan des plus robustes, apparaît sur le chemin, frédonnant, tout en marchant, un air des plus joyeux.

— Demandons-lui donc, dit la princesse, à ce campagnard, s'il est réellement heureux ?

— Arrive ici, mon bon, je désirerais te demander quelque chose, dit le prince, en ajustant son binocle.

— Propel, répondit le paysan jovial.

— Es-tu réellement aussi joyeux, aussi heureux que tu en as l'air ?

— En voilà une question, par exemple !

— Je veux tout simplement savoir si l'état de votre esprit est en rapport avec votre mine satisfaite ?

— Oui, je crois que je n'ai rien à envier au bonheur des autres. Je mange et bois, selon mon besoin et j'ai un appétit aussi vorace que celui d'un facteur. Ma femme et mes enfants se portent bien. Je n'ai aucun souci du lendemain.

— Dois-je croire alors que tu n'as aucun sujet de tracasserie ?

Le paysan se gratta le front et répondit :

— Oui, il me semble, en effet, maintenant que j'y pense, que mon sort pourrait s'améliorer un tant soit peu. Je travaille dur, voyez-vous, toute la semaine, et, le dimanche, je ne me fais pas scrupule d'aller à l'auberge et d'y prendre un petit verre pour me rincer le gosier. J'y rencontre de vieilles connaissances : On prend un verre, puis deux, puis trois et sans que je m'en rende bien compte, j'ai bien une dizaine de verres dans le corps, lorsqu'arrive l'heure de m'en aller. Rentré à la maison, la bourgeoise me fait une scène à tout casser et je vous assure qu'il fait chaud chez nous quand elle s'en mêle. S'il était possible de modifier un peu son caractère sous ce rapport, je ne crois pas que je trouverais à redire.

— Tu devrais en mourir de honte, s'écria la princesse indignée ; comment, d'après ton propre témoignage, tu ne vauds guère mieux qu'un soudard ! Tu dépenses ton argent à te remplir le ventre de bière, au lieu de l'employer à habiller ta femme et tes enfants qui, avec ton mauvais exemple sous les yeux, finiront tôt ou tard par mal tourner ; et lorsque ta pauvre femme te fait des reproches bien mérités, au lieu de l'écouter et de suivre ses bons conseils, tu te permets de rire d'elle et de l'insulter. Oh ! misérable que tu es !

Le paysan heureux écouta, bouche béante et tout ahuri, cette avalanche de reproches de la princesse ; puis, revenu à lui, il se tourna du côté du prince en clignant un peu l'œil et il lui dit d'un ton gouaillard :

— Mais c'est une vraie harpie que tu as là, absolument comme la mienne ! Je te plains, pauvre homme. Et il s'en alla en riant aux éclats.

La vérité est souvent dite en riant, mais nous préférons, même dans ce cas, qu'elle s'adresse à notre voisin.

Loterie Nationale de Colonisation

Fondé en Juin 1884, par M. le curé A. Labille, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36. Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec.

Classe D.

LE QUARANTE-TROISIEME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 18 Février 1891

A 2 HEURES P. M.

Valeur des Lots - - - \$55,000

Gros lot : Un Immeuble de \$5,000.

NOMENCLATURE DES LOTS

		LOTS APPROXIMATIFS	
1 Immeuble de.....	\$5,000	\$5,000	
1 " " " " " "	2,000	2,000	
1 " " " " " "	1,000	1,000	100 Montres d'argent.....
4 Immeubles de.....	500	2,000	100 " " " " " "
10 " " " " " "	300	3,000	100 " " " " " "
30 Ameublements de.....	200	6,000	1000 " " " " " "
60 " " " " " "	100	6,000	1000 Services de toilette.....
200 Montres d'or.....	50	10,000	

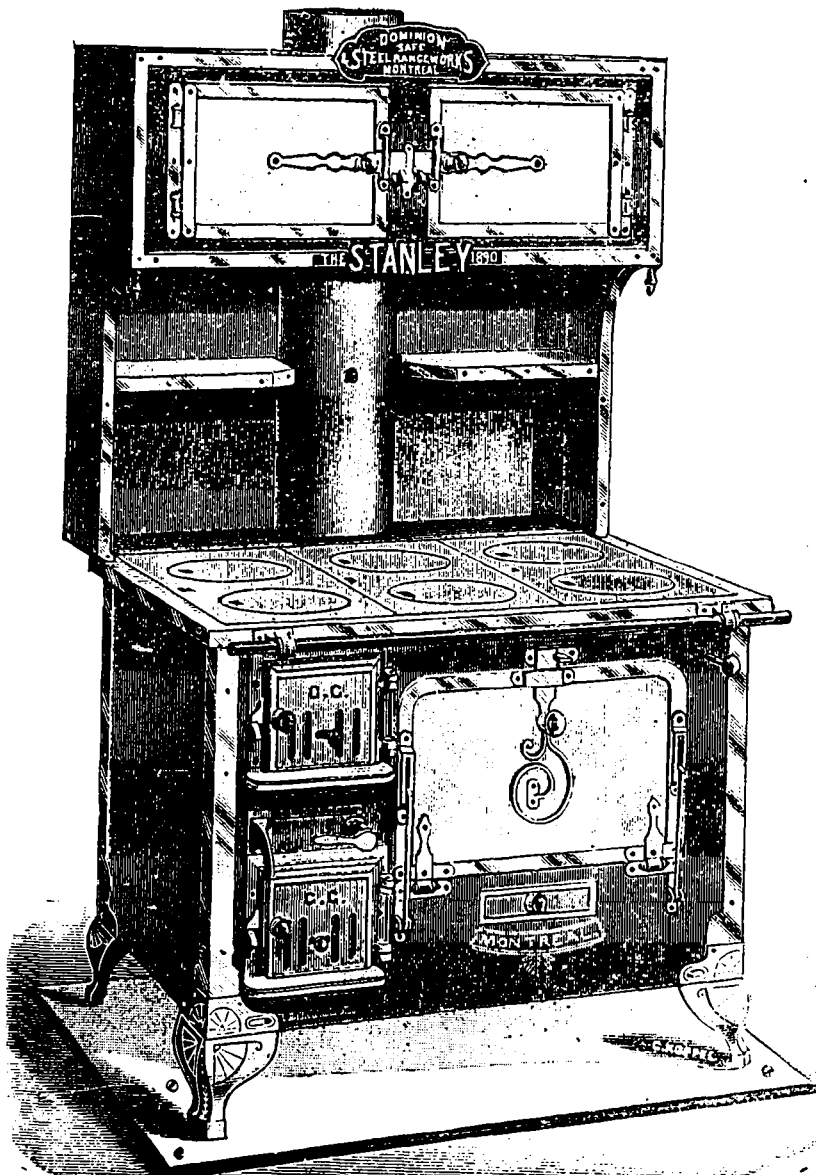
2607 lots valant - - - - 55,000.

\$1.00 LE BILLET. — II BILLETS POUR \$10.00

A. A. AUDET, Secrétaire,

Bureau : 19 Rue St-Jacques, Montreal, Canada.

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent. Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars,

Livres,

Brochures,

Pamphlets,

Affiches,

Cartes de visite,

Cartes d'affaires,

Pancartes,

Entêtes de comptes,

Programmes,

Annonces d'encre,

Étiquettes,

Blancs de toutes sortes

ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 69 rue Saint-Jacques.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Écrire à M. E. Boulaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street,

New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 26 Janvier.
Après-midi et soirée.

LE PLUS RECENT SUCCES

M. CLAM. C. MAGEE

Dans le fameux drame

IRISH LUCK

Excellente compagnie Dramatique, Artiste de Variétés, Chanteurs, Danseurs, Magnifiques décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : Koh J. Norr Vandeville Company.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradus compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL



Vous ne payez rien du tout

C'EST GRATIS

Pour l'examen. Coupez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express, "C. O. D.", franc de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent; si au contraire vous en êtes parfaitement satisfaits, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPÉCIAL, \$5.98 et à garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MARQUE-OR qui mérite toute votre attention. Cette montre est fabriquée d'une composition métallique résistante de 18 carats, d'un poids de 18 carats, et qui en tout. Le boîtier de la montre est en acier inoxydable, et les aiguilles sont en or. Le mouvement est fabriqué par la maison "Waltham", et est monté sur rails, vitesse de 1,500 battements à l'heure. L'acier inoxydable, le pignon et le chappignon breveté et garanti contre le frottement. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour \$25.00 partout ailleurs. Adressez SEARS & C^{ie}, 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIIONS BILIEUSES, TOURNÉE DE FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Lavolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Gondron de Norvege.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribué.



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorpore par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orleans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gerons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Commissaires

Nous, soussignés, banquiers et financiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui sont présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orleans,
MARDI, 17 FEVRIER 1891

Prix Capital . . . \$300,000
100,000 Billets dans la route.

LISTE DES PRIX :

1 PRIX DE \$200,000, soit	\$200,000
1 PRIX DE 100,000, soit	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit	20,000
3 PRIX DE 5,000, soit	15,000
5 PRIX DE 3,000, soit	15,000
25 PRIX DE 1,000, soit	25,000
100 PRIX DE 500, soit	50,000
200 PRIX DE 200, soit	40,000
500 PRIX DE 100, soit	50,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit	30,000
100 PRIX DE 200, soit	20,000

PRIX TERMINAUX

50 PRIX DE \$100, soit	\$5,000
50 PRIX DE \$10, soit	\$500

TOTAL Prix de la route à \$1,000,000

PRIX DES BILLETTS :

Billet Complet, \$20; Demis, \$10; Quart, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Tous spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. IMPORTANTS. Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous payons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orleans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le Congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour remettre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix. Jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires, adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

NOUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane, et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.